

BIBLIOTHÈQUE
RELIGIEUSE ET NATIONALE

APPROUVÉE

PAR MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE MONTRÉAL

1^{re} SÉRIE 1N-12.

VIE

DE

M. PIERRE-LOUIS BILLAUDELE

Grand-Vicaire et dixième supérieur du Séminaire
de Montréal.



MONTREAL

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

Cadieux & Derome

1603 ET 1605, RUE NOTRE-DAME

—
1885

Enregistré, conformément à l'acte du parlement du
Canada, en l'année 1885, par CADIEUX & DEROME
au bureau du ministre de l'Agriculture.

17
1205
5485 R68

DÉCLARATION.

En donnant le nom de " saint " ou de " bienheureux " à des personnages qui n'ont pas été élevés sur les autels, nous déclarons que nous n'entendons le faire qu'au sens autorisé par les décrets d'Urbain VIII. En outre nous soumettons cet ouvrage et notre personne au jugement du Saint-Siège, désavouant de cœur et de bouche tout ce qui, contre notre volonté, ne serait point conforme à l'enseignement de la sainte Eglise, notre mère, dans l'obéissance de laquelle nous voulons vivre et mourir.

AVANT-PROPOS.

Nous croyons faire plaisir aux nombreux amis de M. Billaudèle en rééditant, sous une forme commode, la vie de l'ancien supérieur du séminaire de Montréal.

Ce n'est pas sans une certaine émotion que nous avons relu ces pages publiées il y a douze ans, et où nous voyons revivre sous nos yeux ce prêtre vénérable que personne n'a connu sans le respecter et sans l'aimer.

Nos sentiments seront sans doute partagés par tous ceux qui ont eu l'avantage d'entrer en relation avec lui, à quelque rang de la société qu'ils appartiennent. Arrivés à l'âge mûr, ils retrouveront ici quelques-unes des plus pures jouissances de leur enfance ou de leur jeunesse et peut-être en deviendront-ils meilleurs.

Aussitôt que M. Billaudèle eut rendu le dernier soupir, la première sollicitude de M. le supérieur du séminaire fut d'apprendre sa mort édifiante à son frère dom Rémi Billaudèle, religieux à la chartreuse de Pavie, en Italie, de lui exprimer avec quelle profonde sympathie, lui, et tous ses confrères prenaient part à cette

commune affliction. Il le priait, en même temps, de lui communiquer quelques détails sur les premières années de ce frère bien-aimé.

Malgré son grand âge et le peu de loisirs que lui laissait la vie du cloître, malgré ses nombreuses infirmités, dom Rémi se fit un devoir de reconnaissance et de piété fraternelle, de recueillir tout ce que sa belle mémoire conservait de souvenirs sur l'enfance, sur la jeunesse et sur les premiers travaux de cet aîné qu'il vénérât autant qu'il l'aimait.

Nous reproduisons plus bas, la lettre qu'il écrivit à M. l'abbé Baile supérieur du séminaire, en lui envoyant son travail tout embaumé, pour ainsi dire, des parfums d'une famille vraiment patriarcale. Elle est l'introduction naturelle à cette biographie.

Elle a un autre avantage très précieux à nos yeux, c'est de montrer à quelles sources pures nous avons puisé.

Malgré l'excessive modestie du pieux biographe, nous avons conservé telle que l'amour fraternel l'a tracée l'histoire des premières années de cette vie innocente. Nous avons fait de notre mieux dans la suite de l'ouvrage, pour conserver la même distribution des chapitres afin qu'il y règne plus d'unité.

Nos lecteurs nous sauront gré, sans doute,

de ce que, selon l'expression si connue de saint Thomas-d'Aquin, " nous laissons un saint écrire la vie d'un saint. " Puisse le reste du travail répondre à un aussi aimable début.

Voici la lettre adressée par dom Rémi à M. le supérieur du séminaire, en lui envoyant son travail.

Monsieur et très respectable Supérieur en N.-S.,

Avant de commencer la notice que vous me demandez sur la vie de mon bien-aimé frère je dois vous faire quelques observations, afin que, si je ne satisfais pas aussi promptement et aussi parfaitement que vous le désirez, à votre attente pour un travail de ce genre, vous ayez l'extrême bonté de ne m'accuser ni de froideur ni de négligence.

D'abord, lorsque l'on m'annonça la douloureuse, et en même temps bien consolante, nouvelle de cette sainte mort, j'étais indisposé depuis plusieurs jours, et un si rude coup, comme vous pensez bien, n'était pas de nature à accélérer mon parfait rétablissement. Il fallut donc, bon gré mal gré, payer à la sensibilité naturelle son rigoureux tribut. Par conséquent, premier motif de retard.

De plus, les observances de communauté chez les Chartreux, occupent tellement tous les moments du religieux, qu'il ne lui en reste pres-

que aucun pour faire quelque travail sérieux et qui exige une certaine application d'esprit.

Maintenant un mot pour ce qui me regarde personnellement.

Ma 67^{me} année qui court, mes 35 ans d'une vie pénitente comme celle des Chartreux, les différentes maladies qui en ont été la conséquence nécessaire, tout cela réuni, a fait de mon corps une pauvre carcasse qui se traîne encore, mais non sans des infirmités qui ne finiront plus que dans la tombe.

Rien ne peut m'être plus doux que de rappeler à ma mémoire les traits si beaux, si édifiants, de la vie de celui auquel j'étais si étroitement uni par le sang et par le cœur ; mais bien que je doive me borner à citer brièvement ceux dont j'ai été témoin, surtout ceux qui ont eu lieu dans le sein de la famille, j'avoue franchement que ce sera pour moi, dans mon état actuel d'infirmité, une tâche pénible et laborieuse, d'écrire d'une main tremblante cette notice, dans la langue française, que je ne parle et n'écris presque plus, depuis 35 ans que j'habite en Italie.

Je vous prie d'agréer le profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être votre humble serviteur.

DOM RÉMI BILLAUDÈLE, CHARTREUX.

Chartreuse de Pavie, 24 février 1870.

VIE

DE

M. PIERRE-LOUIS BILLAUDELE.

GRAND-VICAIRE ET DIXIÈME SUPÉRIEUR DU SÉMINAIRE
DE MONTRÉAL.

I.

IMPRESSION QUE PRODUISIT EN FRANCE LA MORT
DE M. BILLAUDELE.

A peine la nouvelle de cette mort précieuse parvint aux oreilles de ses nombreux amis de France, qui vivent encore, et qui ont été ses condisciples ou ses élèves, qu'un concert unanime d'éloges, de regrets et d'admiration pour la belle vie et les grands mérites du cher défunt, couronnés par une mort si édifiante, a retenti jusque dans ma chère solitude. Plusieurs d'entre ces messieurs s'empressèrent de m'envoyer les plus beaux compliments de condoléance, répandant dans mon pauvre cœur le trop plein de la grande affection et de la haute estime qu'ils avaient toujours conservées pour M. Billaudèle. M. Fossier, actuellement curé doyen de Tournon, son ancien condisciple au séminaire de

Charleville, m'écrivait: " Devons-nous le pleu-
" rer ? Oui et non, oui, parce qu'il était un mo-
" dèle vivant pour le clergé ; non, parce qu'il
" est allé recevoir la récompense de ses vertus
" et de tout le bien qu'il a fait. Il a fourni une
" belle et honorable carrière. C'est une des
" gloires du diocèse de Rheims. Près de Dieu,
" il prie pour nous, pour sa paroisse de nais-
" sance, et pour les membres de sa famille. "

Un autre, qui a été son élève et qui est main-
tenant, comme moi, enfant de Saint Bruno, disait
aussi du cher défunt: " J'ai toujours été dans
" l'admiration des belles et aimables vertus de
" M. Billaudèle. C'est un saint de plus dans le
" ciel, qui n'oubliera pas ceux qu'il a connus et
" tendrement aimés sur la terre. " C'est sur ce
ton si beau et si consolant que je continue d'en-
tendre s'exprimer les nombreux admirateurs
de ses vertus. Ce qui me donne cœur et courage
pour commencer, Dieu aidant, ma tâche labo-
rieuse ; mais à condition que l'on sera plein
d'indulgence pour les erreurs grammaticales
que je pourrai commettre, dans une langue qui,
depuis longtemps, n'est plus la mienne.



II.

PREMIÈRE ENFANCE DE M. BILLAUDÈLE.

J'étais trop jeune dans le temps pour avoir pu être témoin des particularités de ses premières années, passées dans la maison paternelle. Je ne puis en dire que ce que j'en ai appris de nos chers parents.

Il naquit à Tourteron, petite ville du département des Ardennes, en 1796. Il fut doué en naissant d'un caractère naturellement très doux, très pliant, mais accompagné d'une grande timidité. Aussi la vertu d'obéissance, au dire de notre bonne mère, fut une des premières vertus qu'il pratiqua dès sa plus tendre enfance. Nos parents, assez peu accommodés des biens de la fortune, mais placés par la divine Providence entre la pauvreté et la médiocrité, ornés d'ailleurs d'une foi vive et de toutes les vertus chrétiennes, l'élevèrent avec le plus grand soin dans la crainte de Dieu, comme tout le reste de leur famille. La mère surtout, simple mais d'un caractère ferme et parfois très rude, était inexorable pour l'accomplissement des devoirs de la religion. Aussi, mon frère m'avouait-il, lorsque déjà il était supérieur du petit séminaire de Charleville, qu'il corrigerait difficilement la grande timidité que lui avait fait contracter sa première éducation. Mais il ajoutait : *Bonum*

est viro, cum portaverit jugum ab adolescentiâ suâ : il est bon pour l'homme d'avoir, dès son enfance, senti le joug. Et maintenant qu'il a terminé si heureusement sa glorieuse carrière, on peut lui appliquer ce proverbe sacré : *Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab eâ :* l'homme suivra dans la vieillesse la voie qu'il aura commencé à suivre dès ses premiers ans.

A l'âge de 7 ans, on le choisit pour être enfant de chœur. Obligé qu'il était, par office, d'être fréquemment dans le lieu saint, on vit se manifester en lui, par son profond respect et sa grande modestie, cette tendre piété qui a été la vertu dominante de sa belle vie. Doué d'une voix angélique et d'une mémoire très heureuse, il apprit en peu de temps et chantait par cœur presque toutes les parties de l'office divin. Lorsqu'on l'envoyait dans les champs pour s'y occuper selon son âge, son bonheur était de faire retentir les échos des louanges du Seigneur ; et il le faisait de manière à enchanter tous ceux qui pouvaient l'entendre. Il ne comprenait pas encore les divines louanges qu'il chantait si bien ; mais pourtant, comme il m'avoua lui-même plus tard, il éprouvait un charme qui s'accrut et se développa, à mesure qu'il fut initié à la connaissance de la langue latine, connaissance qui lui procura un goût extraordinaire pour la sainte Écriture et qui fit les délices de toute sa vie.

A cette époque deux accidents fâcheux faillirent lui faire perdre la vie. Muni de la permission de sa bonne mère, il était allé deux fois jouer avec ses petits camarades ; la première fois il tomba dans une espèce de puits qu'avait creusé le ruisseau, et d'où il fut tiré à temps par un des

plus courageux de ses camarades, les autres ayant déjà pris la fuite. La seconde fois, sur la place du village où sont les jeux de quilles, il fut frappé à la tête d'un coup qui le renversa sans connaissance. Pendant quelque temps on le crut mort ; mais le sang ayant bientôt jailli par la bouche, le nez et les oreilles, cette hémorrhagie salutaire lui fit recouvrer l'usage de ses sens, et le mit hors de danger. Il profita de cette dernière et forte leçon que lui donna la divine Providence, pour éviter avec plus de soin la compagnie de ceux de son âge, et par ce moyen, conserver plus sûrement sa belle vertu d'innocence. Dieu veillait d'une manière particulière sur les jours de ce cher enfant, parce que, dans ses desseins toujours admirables, il voulait en faire un instrument pour travailler au salut des âmes.

Quant à sa première communion, cet acte le plus solennel et le plus important de la vie d'un chrétien, il ne me souvient nullement qu'il l'ait accompli au pays de sa naissance, car il n'avait que dix ans lorsqu'il quitta la maison paternelle. Je crois qu'il eut l'avantage de la faire, et dans les plus heureuses dispositions, entouré des soins et de la sollicitude pastorale de l'excellent prêtre qui lui donna sa première éducation ecclésiastique.

III

A L'AGE DE DIX ANS ENVIRON, M. BILLAUDÈLE COMMENCE SES ÉTUDES DE LANGUE LATINE.

Le bon prêtre qui se chargea de sa première éducation n'est pas M. Blanchard, auteur de *La morale en action*, comme on l'a cru et publié, mais M. l'abbé Mary, curé de Guinecourt, paroisse éloignée d'une lieue de Tourteron. Ce jeune prêtre, élevé par les RR. PP. Jésuites, et ordonné vers la fin de la grande révolution de France, avait pris auprès de ses excellents maîtres, un goût décidé pour l'éducation de la jeunesse. Doué d'un assez riche patrimoine, il l'employait généreusement à cette belle œuvre, vraiment catholique, à cette époque surtout, où il était très urgent de remédier au grand vide qu'avait fait la tourmente révolutionnaire dans tous les diocèses de France. Animé d'un saint zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, ce digne ecclésiastique avait fait de son presbytère une sorte de petit séminaire, d'où sortirent plusieurs excellents prêtres, entre autres M. Billaudèle. Lorsqu'il s'occupait de réunir un certain nombre de jeunes élèves, il vint demander en particulier à M. le curé de Tourteron s'il n'aurait pas dans sa paroisse quelque jeune enfant qu'il saurait doué de bonnes qualités. M. le curé lui désigna le petit Billaudèle, enfant de chœur, et qui déjà ravissait tout le monde

par sa voix angélique et par sa piété dans le lieu saint. M. Mary vint de suite chez nos parents, et les pria de lui faire voir leur fils. On s'empressa d'aller le chercher à l'école du village, qu'il fréquentait, surtout l'hiver, depuis ses plus tendres années. A la vue de ce petit ange, le bon ecclésiastique fut tellement enchanté que, du consentement des parents et de l'enfant, il l'emmena de suite avec lui—(1806).

A partir de ce moment on ne vit plus le jeune Billaudèle à la maison paternelle que pendant les quelques jours de vacances qu'on voulait bien lui accorder. Sous la direction d'un si excellent maître, les précieuses vertus de piété, de modestie, d'obéissance, dont il avait montré les germes précoces, commencèrent à se développer d'une manière admirable. Son jugement et sa mémoire plus qu'ordinaires lui procurèrent l'avantage de faire de très rapides progrès dans l'étude de la langue latine, et le rendirent capable, après 5 ou 6 ans, d'être admis au petit séminaire de Charleville. Il continua à faire les délices de M. Mary, qui, parfois, prenait plaisir à mettre à l'épreuve le talent de son jeune étudiant.

Un dimanche, après l'office des vêpres, il lui fit faire un sermon, que le petit prédicateur prononça avec tant d'aplomb, et sur un ton si angélique, que toute l'assistance resta dans l'admiration. S'il se fût trouvé là un prophète, il n'eût pas manqué de dire : cette voix enfantine et si gracieuse retentira un jour dans les deux mondes pour la plus grande gloire de Dieu, et pour le salut de bien des âmes. Après avoir conduit son cher élève jusqu'en 5^{me} ou 4^{me}, M. le curé crut qu'il était temps de le faire recevoir au séminaire ; et comme la famille

n'était pas en état de pourvoir à toute la dépense de l'éducation, il y suppléa généreusement, lui prépara son petit trousseau, et le conduisit lui-même au séminaire de Charleville (1811).

IV.

LES PREMIÈRES ANNÉES DE M. BILLAUDÈLE AU PETIT SÉMINAIRE.

Transplanté dans cette terre nouvelle et si bien cultivée par les mains habiles du zélé M. Delvincourt, M. Billaudèle, jeune plante déjà si bien préparée, et placée dans une atmosphère de paradis terrestre, développa, tout à son aise, les belles vertus que renfermait son cœur, ainsi que les autres qualités dont la nature l'avait pourvu abondamment. Sa piété, sa modestie, son humilité, sa grande exactitude dans l'observation de la règle, et enfin sa parfaite obéissance lui acquirent, en très peu de temps, l'estime générale et l'affection sincère de ses supérieurs autant que de ses condisciples.

Je ne dois pas passer ici sous silence le temps si dangereux des vacances, qui le rappelait chaque année à la maison paternelle. Alors, à mon grand avantage, je commençai à être témoin oculaire : sa modestie dans tout son extérieur, sa condescendance scrupuleuse pour déférer à tout ce que pouvaient désirer de lui ses chers parents ; mais surtout sa grande piété dans l'accomplissement de ses devoirs religieux, en un mot toute sa conduite embaumait notre famille d'une odeur de sainteté, et faisait l'édification de toute la paroisse. Pour se prémunir contre les dangers de ce temps, qui favorise

beaucoup la dissipation, il s'était tracé un petit règlement qu'il observait le plus exactement qu'il lui était possible, surtout l'article principal, c'est-à-dire l'exercice de l'oraison. Le matin, de bonne heure, il me conduisait avec lui dans l'endroit le plus retiré de la maison ; et là, bien recueilli, il disait avec ferveur la prière, et faisait la méditation à haute voix, selon l'usage du séminaire. Cet exercice pratiqué avec tant de dévotion fut, pour moi, d'une grande édification, et fit sur mon jeune cœur les impressions les plus salutaires. O bonté infinie de Dieu, de m'avoir donné un tel frère ! Déjà il me préparait la voie par laquelle je devais arriver moi-même un jour, à la plus haute dignité qui existe sur la terre !

A cette époque de sa vie, Dieu, toujours admirable dans ses desseins, permit qu'il fût mis à une rude et longue épreuve. Il fut travaillé de scrupules, état pénible de l'âme parfois très désolant et dont il ne fut entièrement guéri que plus tard. Ce qui fut la cause principale de ses scrupules, c'était la sainte jalousie qu'il eut toujours de conserver son innocence. Dieu seul connaît le nombre des glorieuses victoires qu'il remporta sur son ennemi, victoires qui lui procurèrent, comme récompense de sa grande fidélité, une surabondance de grâces, pour marcher plus tard avec courage dans la sainte voie où la divine Providence le plaça.

Dans cette rude épreuve, Dieu le traitait, comme il a coutume de traiter ses enfants les plus privilégiés ; comme il devait être le directeur et l'ange consolateur d'un grand nombre d'âmes affligées, il fallait, d'après l'Écriture, qu'il fût éprouvé et qu'il apprît, par sa propre expé-

rience, l'art des arts, celui de conduire habilement dans les voies du salut le grand nombre d'âmes qui devaient un jour lui être confiées. Ses scrupules, ainsi que le défaut extérieur qui en avait été la conséquence, lorsqu'il fut obligé de retourner dans le monde, en qualité de précepteur, cessèrent entièrement. Il m'avoua, lui-même, que le curé de la paroisse, qui était son confesseur, l'avait aidé admirablement à se guérir de cette maladie dont il avait tant souffert.

Voici un exemple de sa grande modestie des yeux, qui prouve avec quelle vigilance il évitait tout ce qui eût pu, même de loin, devenir une occasion de danger pour la sainte vertu. Notre bonne mère, qui demeurait ordinairement à la campagne, vint à la ville pour voir son fils. C'était un dimanche, jour auquel, d'après la règle, les séminaristes doivent assister en surplis à la messe de paroisse. La bonne mère ne manqua pas d'y assister aussi très dévotement. Mais la messe terminée, et pour procurer une surprise agréable à son fils, qui ignorait sa présence, elle alla se placer contre le bénitier près duquel les séminaristes devaient passer. Voyant approcher son fils, elle avance doucement derrière lui et tire légèrement son surplis ; mais point de réponse : elle revient à la charge ; alors le fils, sans regarder, met la main à sa poche, lorsqu'enfin la tendre mère l'appelle par son nom. A cette voix bien connue, le jeune homme tout saisi lui répond avec respect : *Ah ! c'est vous, chère mère ; vous avez bien fait de parler, car autrement j'allais vous donner une aumône !*

Sa philosophie étant terminée en 1817, et son âge lui donnant trois années d'attente avant de

commencer son cours de théologie, il fut choisi pour être le précepteur des enfants d'une ancienne famille noble établie dans un château distant d'une lieue de son pays natal. Plus tard il me fit venir moi-même dans cette famille, où je demurai l'espace d'une année, pour apprendre sous lui les premiers principes de la langue latine. J'ai pu connaître par là en détail la vie édifiante qu'il menait dans cette nouvelle position, si dangereuse pour un jeune séminariste qui n'avait jamais fréquenté le monde. Mais fort heureusement, il apportait là de fortes vertus déjà profondément enracinées dans son âme, et qui furent comme autant de remparts à l'abri desquels il put se mettre à couvert des tentatives insidieuses de l'ennemi de tout bien. Il avait grand soin d'y observer son règlement particulier qu'il avait calqué, autant qu'il lui avait été possible, sur celui du séminaire.

Le petit village où était situé ce château n'ayant point d'église, et la paroisse où résidait le curé étant éloignée d'une lieue, c'était pour sa grande piété une extrême privation de ne pouvoir assister à la sainte messe que le dimanche et le jeudi. Aussi, ces jours-là, rien ne pouvait le retenir; il bravait les plus mauvais temps pour aller remplir ce devoir, et, sans respect humain, s'approcher des sacrements, bien qu'il sût avoir été plus d'une fois un objet de raillerie, dans cette paroisse où la piété était loin d'être en honneur. Pendant les trois années qu'il resta dans ce château, il fut toujours d'une grande édification pour cette famille, où régnait d'ailleurs un grand respect et un sincère attachement pour la religion. Aussi lorsque, les trois années écoulées, M. Billaudèle dut retourner au sémi-

naire pour commencer son cours de théologie, son départ fut une véritable douleur pour cette noble famille, et, de part et d'autre, les larmes coulèrent en abondance; tant il avait su là, comme partout ailleurs, gagner l'estime de chacun par ses vertus, sa douceur et sa conversation¹.

1. Nous regrettons que le pieux biographe ne nous fournisse aucun détail sur les études théologiques de son bien-aimé frère. Mais ses goûts studieux, son amour de la règle, son tendre amour pour les choses ecclésiastiques et spécialement pour l'Écriture sainte, l'estime singulière que ses supérieurs lui témoignèrent, en lui confiant malgré sa jeunesse des fonctions délicates et importantes, font deviner avec quelle application et quel succès il dut s'appliquer à tout ce qui peut compléter une éducation vraiment sacerdotale.

C'est sans doute en considération de ces dispositions exceptionnelles, comme aussi à cause de la pénurie extrême de sujets, que les supérieurs ecclésiastiques crurent pouvoir prendre sur eux de l'appliquer d'une manière transitoire, à certaines occupations du collège pendant le temps de ses études théologiques.

V.

SON SÉJOUR AU GRAND SÉMINAIRE.—IL EST EMPLOYÉ AU COLLÈGE.

Pendant son cours de théologie, M. Billaudèle fut nommé professeur au collège et maître d'étude, c'est-à-dire, chargé, avec quelques confrères, de la surveillance des élèves. Il remplit, pendant environ une année, cette fonction, que l'on sait communément n'être pas une des plus faciles. Il avait, en effet, à diriger des jeunes gens qui, pour la plupart, appartenant à des familles aisées, manquaient de principes religieux et ne pouvaient que difficilement se plier à une discipline de collège.

Bien que cette nouvelle position fût loin d'être de son goût, et qu'elle s'accordât peu avec son attrait pour la piété, cependant, avec l'aide de Dieu, et mettant en œuvre les heureuses qualités naturelles dont il était pourvu, il traversa cette époque critique de sa vie avec tout le bonheur désirable. La divine Providence devant bientôt lui confier la direction du petit séminaire, qui comptait 150 élèves, son séjour au collège était pour lui un temps précieux d'expérience et d'une étude particulière, par laquelle il se formait à connaître le caractère de la jeunesse, et les moyens de la diriger avec sagesse et prudence.

Là comme ailleurs, par ses bonnes manières et par une certaine condescendance qu'exigeait

une jeunesse si peu habituée à la discipline de la vie de communauté, il réussit à se concilier l'estime et la sympathie générales. L'influence que lui acquit sa vertu lui servit admirablement pour procurer le bien spirituel de ces jeunes gens qui, pour la plupart, manquaient des véritables principes d'une éducation morale et chrétienne.

Il punissait rarement, mais sévèrement, et toujours lorsqu'il trouvait les délinquants en flagrant délit; et le peu de succès qu'obtenaient ses confrères par une rigidité plus marquée, ne faisait qu'accroître son autorité et lui donner plus d'ascendant pour dompter ces jeunes gens aux caractères rebelles, et les faire arriver quelquefois à des actes héroïques d'humilité. Un jour qu'il en avait puni deux très sévèrement, les coupables vinrent se jeter à ses genoux, avouant, avec la plus grande sincérité, non seulement qu'il ne les avait punis qu'avec justice, mais que leur faute méritait un plus grave châtiment.

Le fait suivant expliquera facilement la force morale et l'autorité qu'avait acquise M. Billaudèle sur des jeunes gens de cette trempe, en faisant voir avec quel zèle et quelle énergie il savait, dans l'occasion, défendre et faire respecter les droits de la religion outragée. La prière du matin en commun était un des points rigoureux du règlement du collège. A cet exercice devait présider, à tour de rôle, un des maîtres d'étude. Un jour qu'il remplissait cet office, avec sa piété accoutumée, il arrive, à son grand étonnement, qu'on répond avec une irrévérence marquée, on se permet même de rire, de siffler : il s'arrête un instant, puis il essaie de conti-

nuer ; on persévère dans le désordre. Alors son zèle s'enflamme, il se lève, se place au milieu de la salle d'exercice, puis commence une allocution pleine d'énergie, dont il serait difficile de rappeler les détails, mais qu'il termine par cette apostrophe soudaine : "Malheureux ! c'est ainsi que vous traitez un Dieu trois fois saint ?... Eh bien ! puisque vous avez à satisfaire une fureur satanique, levez-vous, venez m'insulter, moi pauvre créature, crachez-moi à la figure, traitez-moi comme le dernier scélérat de la terre ; mais sachez adorer, respecter et servir le grand Dieu qui vous a créés ; celui qui ne cesse de vous combler de ses bienfaits et qui un jour, et peut-être plus tôt que vous ne pensez, sera votre juge redoutable." Une démonstration si franche, si vigoureuse de son dévouement pour la défense des intérêts de Dieu, fit sur cette jeunesse irréligieuse une profonde impression, et attira à M. Billaudèle un surcroît d'estime dont il se servit pour le bien de tous. Jamais scène de ce genre ne se renouvela dans la suite.

Un autre moyen qu'il employa encore avec succès pour captiver la bienveillance de cette jeunesse ardente, fut de lui raconter durant les récréations, les histoires intéressantes dont il avait dans sa mémoire un recueil inépuisable. Pendant les soirées de tout un hiver il tint suspendus à ses lèvres la plupart de ces jeunes gens et les rendit doux, tranquilles comme des agneaux, tandis qu'auparavant il avait été impossible de mettre un frein à leurs éclats étourdissants. Aussi ses confrères maîtres d'étude ne manquèrent pas de lui en faire leurs sincères remerciements.

Ayant ainsi enrichi son trésor d'expérience dans ce collège, à l'âge de 23 ans, et n'étant encore que diacre, il fut nommé directeur du petit séminaire, position plus en harmonie avec ses goûts de retraite et de tranquillité; atmosphère où devait s'épanouir plus librement sa tendre piété et son zèle ardent pour la gloire de Dieu.



VI.

M. BILLAUDÈLE DIRECTEUR AU PETIT SÉMINAIRE DE CHARLEVILLE.

A cette époque, le petit séminaire de Charleville était mixte, et comptait 150 élèves. Sans les diriger précisément vers l'état ecclésiastique, un certain nombre de parents chrétiens, voulant procurer à leurs enfants une éducation religieuse, et leur faire éviter le contact avec des élèves des *collèges* proprement dits, qui, ordinairement, laissent beaucoup à désirer sous le rapport des principes et de la moralité, choisissaient de préférence l'enseignement du *petit séminaire*. Les supérieurs, en permettant le mélange de vocations différentes, avaient pour motif l'espérance de gagner quelques sujets de plus pour le sanctuaire, alors partout si dépeuplé. Mais il faut convenir que, pour le supérieur de l'établissement, un tel état de choses exigeait une grande vigilance et une sollicitude toute particulière. M. Billaudèle, plein de confiance en Dieu, se mit résolument et courageusement à l'œuvre. Constamment appuyé par l'excellent et zélé M. Delvincourt, il employa les talents que Dieu lui avait donnés pour cultiver cette précieuse pépinière, d'où sortirent depuis beaucoup d'excellents prêtres, ouvriers infatigables qui ont procuré tant de gloire à Dieu, et fait tant d'honneur à l'Eglise¹.

1. Ce fut par obéissance aux désirs de M. Delvincourt que le jeune directeur du petit séminaire se déterminait, en 1823, à recevoir le diplôme de bachelier en lettres.

Parmi ses importants devoirs, M. Billaudèle regarda comme le point capital de sa nouvelle charge, celui de veiller à l'observation de la règle. C'est en effet le moyen le plus efficace pour prévenir les abus, qui ne manquent jamais de s'introduire dans une communauté nombreuse, lorsqu'elle n'est pas soumise à une discipline exacte. Il gagna l'estime générale, en favorisant de tout son pouvoir, par ses discours et par ses exemples, l'accroissement de la piété ; mais d'une piété solide, éclairée, partant du cœur comme de sa source ; piété qui, dès sa plus tendre enfance, avait toujours été, pour ainsi dire, comme l'âme de son âme, et qui devait couronner plus tard sa glorieuse carrière. Quant à la confiance et à l'amour de ses élèves, il n'eut besoin, pour cette précieuse conquête, que de se laisser aller au penchant naturel de son excellent cœur, qui a toujours été un véritable cœur de père.

Aussi, que de belles victoires cette précieuse qualité lui fit souvent remporter sur l'ennemi de la paix et de la concorde entre les frères ! Il était surtout admirable lorsqu'il était forcé d'employer la rigueur pour redresser certains caractères vifs et emportés, et pour les maintenir vigoureusement dans la route du devoir. En médecin habile qui prévoyait les funestes conséquences du mal, il appliquait promptement le remède, afin que la gangrène ne gagnât pas tout le corps. Il employait même le fer s'il le fallait ; mais comme c'était toujours pour guérir ou pour éloigner la contagion, si pernicieuse dans une communauté nombreuse, il y déployait une tendresse paternelle ; et comme le Samaritain charitable, il

cicatrisait la plaie en y répandant, avec douceur et prudence, l'huile et le vin; enfin il n'abandonnait son malade que lorsqu'il avait assuré sa parfaite guérison. J'ai vu plus d'une fois de mes yeux avec quelle tendre affection il arrosait de ses larmes ces chers enfants, qui venaient humblement solliciter leur pardon. Aussi, loin de concevoir de l'antipathie pour sa personne, presque tous ceux qui avaient mérité correction devenaient ses amis et ses enfants de prédilection. C'est dans cet esprit et avec ce zèle que le jeune supérieur dirigea le petit séminaire de Charleville, n'étant encore que diacre.

Mais par sa promotion à la sublime dignité du sacerdoce (30 novembre 1819), M. Billaudèle vit bientôt le champ confié à ses soins prendre une nouvelle extension. En effet, il ne s'agissait plus désormais seulement d'une direction extérieure, mais de celle qui est de la plus haute importance, la direction des consciences d'une jeunesse, à laquelle il faut indiquer la route que l'on croira la plus sûre pour lui faire accomplir ici-bas les desseins de Dieu, et obtenir l'éternelle récompense. La sympathie qu'il s'était acquise par ses manières aimables et surtout par son gouvernement tout paternel, procurèrent en peu de temps à M. Billaudèle la confiance générale de sa communauté, réunissant ainsi dans sa personne le double titre de père et en même temps de directeur des consciences.

Sans m'étendre sur d'autres détails que, d'ailleurs, ma mémoire infidèle ne me rappelle pas suffisamment, je puis assurer qu'avec l'aide de Dieu, et toujours guidé par son caractère de père et de pasteur, et par la pratique cons-

tante des belles vertus qui ornaient son âme, il fit prospérer cet établissement d'une manière admirable. La preuve la plus évidente de son succès, c'est que ce séminaire a produit un grand nombre d'excellents prêtres, dont cette partie du diocèse avait le plus grand besoin.

Cependant, malgré les abondantes bénédictions que Dieu daignait répandre sur ses travaux, la carrière apostolique, pour laquelle M. Billaudèle sentait depuis longtemps des attrait particuliers, était une nouvelle vocation qu'il nourrissait dans son cœur, et qui lui faisait regarder comme précaire sa supériorité au petit séminaire. Il était facile de prévoir, par l'enthousiasme avec lequel il parlait des missions d'Amérique, et par son goût prononcé pour les *Lettres édifiantes et curieuses*, qu'il avait grand soin de faire lire au réfectoire, que son séjour à Charleville ne devait pas être sa demeure permanente et définitive.

En attendant que, devant Dieu, sa vocation fût bien mûrie, il continuait à diriger avec zèle son séminaire; il se prêtait même à remplir certaines fonctions du ministère, quo jugeait à propos de lui imposer M. Delvincourt. Ainsi ce fut à la paroisse de la ville qu'il débuta comme prédicateur. Ses premiers sermons ayant été très goûtés par son auditoire, il fut obligé bien des fois, malgré ses autres fatigues, de remplir ce saint ministère, jusqu'au moment de son départ. Il poussait même la charité jusqu'à remplacer l'un ou l'autre des vicaires de la paroisse quand ils n'avaient pas eu le temps de préparer leur sermon pour le dimanche. On venait le prévenir le vendredi. Alors, quand les élèves étaient couchés, il prenait la plume,

et passait la nuit à composer son sermon. Lorsque le matin, selon ma coutume, je venais dans sa chambre, ma surprise était grande de le trouver ainsi occupé de si bonne heure; il me faisait l'aveu de son dévouement, et me priait de déranger son lit, afin qu'on ignorât qu'il s'était ainsi privé de sommeil : ô tendre frère ! ô cœur vraiment dévoué ! Dieu sera fidèle à vous donner ses éternelles récompenses !...

Pendant les dernières années de sa supériorité, on le chargea encore, par surcroît, de desservir une paroisse distante d'une lieue de la ville. Comme toujours, il se dévoua à ce travail de toute l'énergie de son âme et de toutes les forces de son corps. Il partait le dimanche matin de bonne heure (c'était moi, ordinairement, qui l'accompagnais) ; puis il passait tout le jour à remplir avec zèle son saint ministère. Le soir, il revenait au séminaire, et pour se délasser de ses fatigues, il faisait à la communauté l'explication de l'évangile avec une éloquence qui ravissait les esprits et touchait tous les cœurs. Cette paroisse étant placée sur une haute colline, il lui fallait de temps à autre faire cette ascension plusieurs fois la semaine, pour administrer les malades, et pour d'autres fonctions du saint ministère. Ce lourd fardeau ayant pesé plus d'une année sur ses épaules, M. Delvincourt, qui tenait beaucoup à conserver une santé qui lui était très précieuse, l'en déchargea enfin, afin que M. Billaudèle pût concentrer tous ses soins dans son cher séminaire.

Mais ces différents emplois ne lui faisaient pas perdre de vue sa vocation de missionnaire. Loin de là, les succès que la bonté divine daignait accorder à ses travaux ne faisaient que

le confirmer davantage dans la pensée que le divin Maître l'appelait à cultiver un champ plus vaste, pour sa gloire. La crainte qu'on n'en vînt à le fixer irrévocablement à Charleville où il avait acquis de la célébrité comme prédicateur, et gagné la sympathie et la confiance de toutes les personnes avec lesquelles il avait eu des rapports, le pressait très fort de ne pas tarder à prendre une détermination finale. Je tremble, (me disait-il un jour,) à la pensée que si M. Delvincourt venait à mourir, on m'accablerait peut-être de son fardeau redoutable. L'empressement inspiré à M. Billaudèle par cette appréhension fut un trait de la divine Providence qui l'appelait ailleurs; car peu de temps après son départ, tout Charleville fut plongé dans la plus grande douleur par la mort de M. Delvincourt. Ce prêtre vénérable était alors curé de Charleville et supérieur principal de tout l'établissement, qui comprenait le grand et le petit séminaire, avec le collège.

Comme M. Billaudèle avait d'abord pensé à entrer dans la *Compagnie de Jésus*, il profita des vacances pour aller faire, à Paris, une retraite chez ces RR. Pères. Après avoir tout examiné sérieusement devant Dieu, les affaires importantes de sa famille, qui pouvait encore avoir grand besoin de son secours, l'empêchèrent de choisir un ordre où il serait engagé irrévocablement. Alors, il prit un moyen terme, et donna sa préférence à la respectable congrégation de Saint-Sulpice. De retour à son poste, pour satisfaire sa conscience, il crut devoir soumettre à un sérieux examen, pendant environ une année, cette nouvelle détermination. Il prenait ordinairement chaque jour une demi-heure sur

sa récréation, afin de demander à Dieu, par de ferventes prières, qu'il daignât lui faire connaître sa très sainte et adorable volonté. Enfin, aidé des lumières d'un sage et prudent confesseur, il prit son parti définitif, et commença à disposer toutes choses *suaviter, sed fortiter*, avec force et douceur. Son premier soin fut, comme il était très convenable, de déclarer à M. Delvincourt sa nouvelle vocation. Ce digne et zélé ministre du Seigneur, qui avait fondé les plus belles espérances sur un sujet dont les vertus et les talents pouvaient si bien le seconder dans son entreprise de prédilection, reçut cette confiance avec la plus grande douleur. Mais en homme prudent et éclairé, qui sait apprécier une vocation bien mûrie devant Dieu et approuvée par un sage directeur, il se garda bien de mettre opposition aux desseins de la divine Providence. Seulement il pria M. Billaudèle de retarder encore une année l'exécution de son projet, et de vouloir bien se charger de faire la classe de philosophie, emploi, dit-il, qui serait pour lui un excellent prélude à l'enseignement de la théologie, partie essentielle des fonctions de la congrégation de Saint-Sulpice, où il devait s'aggréger. Les sentiments de la plus haute estime, et de l'amour tendre et filial que M. Billaudèle avait toujours eus pour celui qu'il regardait comme son père et son insigne bienfaiteur, lui firent un devoir rigoureux d'accomplir le service qu'on sollicitait de lui. Son grand cœur accueillit même avec joie cette circonstance toute providentielle, pour donner à M. Delvincourt un nouveau et dernier témoignage de son sincère attachement et de sa très vive reconnaissance. Cependant les difficultés qui se

présentent au début d'un enseignement aussi grave le préoccupaient; mais comme toujours, comptant sur l'aide de Dieu, il se mit résolument à l'œuvre. "*Mes pauvres nerfs, me dit-il un jour à cette occasion, auront beau jeu, mais n'importe; une année s'écoulera rapidement; puis mes vœux ardents s'accompliront pour la plus grande gloire de Dieu.*"

Le jeune professeur eut la patience et le courage de mettre en bons syllogismes et de dicter à ses élèves toute la logique, les assurant qu'ils pourraient s'assurer d'avoir fait une bonne philosophie, s'ils s'étaient habitués à mettre leurs syllogismes en bonne forme. L'année étant enfin terminée, il s'empessa de faire les premiers préparatifs de son départ. Un des plus importants et qui avait pour but de pourvoir jusqu'au bout au devoir de sa charge, fut de choisir dans l'établissement, le meilleur sujet qui pouvait le remplacer, au grand contentement de M. Delvincourt et de la communauté. Son choix fut accueilli unanimement; et l'avenir fit connaître que son inspiration venait du ciel; car son digne successeur, obligé de mettre au jour les talents et les belles vertus qu'il avait eu grand soin de cacher jusqu'alors sous le manteau de la sainte humilité, produisit les plus beaux fruits, qui consolèrent M. Delvincourt, et allèrent tranquilliser M. Billaudèle dans sa belle solitude d'Issy¹, près Paris. Cet excellent sujet fut M. Lambert de Fumay, compatriote de feu Mgr Nanquette, évêque du Mans.

¹ Maison du noviciat de la congrégation de Saint-Sulpice.

VII.

M. BILLAUDÈLE FAIT SES DERNIERS ADIEUX A SA FAMILLE.

Toutes les difficultés que M. Billaudèle pouvait rencontrer à Charleville ayant été heureusement surmontées, il ne lui en restait plus qu'une, qui ne devait pas être assurément la plus facile à vaincre. Il fallait disposer sa famille, mais surtout son bon père, homme d'une sensibilité extrême, à subir avec une courageuse résignation l'accomplissement des desseins de Dieu sur la personne de son fils. Il écrivit donc à son père, pour lui annoncer qu'il ne tarderait pas à aller lui faire ses adieux. Ce pauvre père, en recevant cette lettre, se sentit frappé au cœur, comme d'un coup de foudre. Il y répondit de suite très laconiquement, et permit à son fils, puisque son parti était pris, d'effectuer son départ quand il lui plairait; mais il ajouta que, pour lui, il n'avait nullement besoin de ses adieux. Bien que mon bon frère s'attendît à recevoir une semblable réponse, toutefois son cœur de fils en ressentit une profonde douleur. Partir sans avoir pu s'assurer de l'agrément de ce cher père, pour lequel il avait eu toute sa vie tant de soumission et d'obéissance, lui paraissait un sacrifice au-dessus de ses forces. Pourtant il ne perdit pas courage. L'œuvre de Dieu ne s'opère jamais sans rencontrer des

contrariétés : *“cette dernière épreuve, dit-il, mettra le sceau à ma nouvelle vocation. J'irai donc trouver ce bon père, et, avec l'aide de Dieu, je calmerai l'agitation de son cœur, et lui ferai comprendre que lorsque Dieu a parlé, le père et le fils doivent obéir.”*

Le jour ayant été fixé, nous partîmes ensemble pour nous rendre à la maison paternelle. Le premier accueil, contre l'ordinaire, fut, de la part du père, d'un froid glacial. Puis il garda avec son fils un silence obstiné pendant l'espace de trois jours. Dans une semblable circonstance, Dieu seul connaît quel fut le brisement de ces deux cœurs, qui avaient toujours été si étroitement unis. Enfin le troisième jour, M. Billaudèle, voyant que le silence de son père continuait, et qu'il ne pouvait plus retarder son retour à Charleville, se décida à mettre fin à cet état violent qui fatiguait extrêmement son exquise sensibilité. Ce jour même, le soir, lorsque la famille fut réunie autour du cher père, qui occupait sa place ordinaire, il commença avec une respectueuse fermeté, une allocution pleine d'énergie, ayant pour sujet principal l'obligation très rigoureuse où il était, d'exécuter une détermination sérieusement mûrie et approuvée par un confesseur sage et éclairé. Puis, passant au devoir impérieux imposé aux parents, de ne point s'opposer à la volonté de Dieu, de peur d'assumer sur leur tête une grande responsabilité, il continua cette allocution avec une force et une éloquence qui jetèrent toute la pauvre famille dans la plus profonde émotion. Ce discours fut suivi d'un grand silence ; mais il avait convaincu les esprits et touché les cœurs. Le calme de la nuit, si propre à la réflexion,

ayant rétabli la paix, dès le matin, on vit clairement que le cher frère avait gagné sa cause. Le bon père rompit le premier son long silence, et commença à s'entretenir en détail avec son fils, des intérêts de la famille et de ce qu'il convenait de régler relativement à ses frères et sœurs. Le tout ayant été arrangé d'un parfait accord, on prépara le repas des adieux, auquel participèrent les plus proches parents.

Ce petit banquet de départ fut accompagné d'une profonde tristesse; mais pourtant rien n'y diminua la sympathie de cœurs qui s'aimaient si tendrement. Le repas terminé, le cher frère dit l'action de grâce, et de suite, courageusement fit ses adieux à sa bonne mère, à ses sœurs et aux autres convives, puis sortit de la maison avec le père, qui avait la coutume d'accompagner son fils. Le pauvre père marchait en silence; les angoisses de son cœur étaient arrivées à leur comble. Il eut encore la force de traverser le petit jardin et le ruisseau qui coule au bas; puis à l'improviste, ayant donné à son bien-aimé fils un dernier baiser d'une tendresse inexprimable, il alla tomber au pied d'un arbre, suffoqué par la douleur. Quant à mon héroïque frère, il eut le courage de ne pas regarder en arrière; et doublant le pas, il s'éloigna promptement, accompagné de mon plus jeune frère, auquel il voulait donner de sages et derniers conseils. Pour moi, devant retourner à Charleville avec le cher frère, j'étais encore dans le petit jardin avec ma mère, lorsque s'effectua la douloureuse séparation. Nous accourûmes pour porter secours à notre bon père; mais la douleur l'empêchait de prononcer une parole.

La pauvre mère s'assit près de lui, laissant couler deux ruisseaux de larmes. C'est sous le poids accablant d'une scène si déchirante qu'il fallut quitter ces parents si chers à mon cœur. Mais je dus moi-même payer à la nature un copieux tribut. J'étais encore tout baigné de larmes lorsque je pus rejoindre le cher frère. En me voyant ainsi tout éploré : "*Quel accident est-il donc arrivé ?*" me demanda-t-il avec empressement.

Vous avez agi très prudemment, cher frère, lui répondis-je, en ne regardant pas derrière vous, après votre héroïque séparation : car la grande sensibilité que je vous connais aurait pu vous faire éprouver quelque défaillance. Eh bien ! qui le croirait ? Pour essuyer mes larmes il entonna sur le *septième ton*, qu'on appelle *angélique*, le beau verset du psaume 115 de David : *Dirupisti, Domine, vincula mea ; tibi sacrificabo hostiam laudis* : Vous avez, Seigneur, rompu tous mes liens, c'est maintenant que je pourrai vous offrir un sacrifice de louanges : c'est le même psaume qui devait plus tard lui fournir le : *Quid retribuam Domino, etc.*, que rendrai-je au Seigneur pour tous les bienfaits dont il m'a comblé ? (dernières paroles qu'il prononça au moment d'expirer.)

Étant donc ainsi réunis, nous congédiâmes notre jeune frère, et cinq à six heures après cette dernière séparation, nous étions de retour à Charleville, où de nouvelles émotions allaient encore agiter le cœur si sensible de M. Billaudèle.

Pour le comprendre il suffit de se rappeler que c'est là qu'il avait passé à peu près toute sa jeunesse, et pour ainsi dire toute sa vie jusqu'à

ce moment. Il lui fallait donc enfin abandonner ce cher établissement de Charleville, maison si chère à son cœur, champ que, pendant tant d'années, il avait fécondé de ses fatigues et arrosé de ses sueurs, et dont les beaux fruits avaient tant de fois ranimé son zèle, et inondé de consolations sa belle âme. Il lui fallait s'arracher aux embrassements des personnes les plus distinguées, ses insignes bienfaiteurs, comme M. Delvincourt, et d'un grand nombre d'autres qui l'avaient toujours honoré de leur amitié et de leur confiance. Aussi, lorsqu'il commença à faire ses derniers adieux, sa grande sensibilité arriva à son point extrême. Les personnes qui lui étaient les plus chères s'étaient dérobées pour éviter la douleur d'une telle séparation. Enfin, cette circonstance de sa vie, comme il me l'avoua lui-même plus tard, brisa son pauvre cœur, et il ne fallut pas moins que son année entière de solitude, pour calmer son âme, et cicatriser une plaie aussi profonde.....

Ici il disparut pour moi et pour nous tous, qu'il laissait dans la plus profonde douleur. Je ne le revis plus que de loin en loin, pendant le temps des vacances. Entré depuis lors dans la respectable congrégation de Saint-Sulpice où il a passé le reste de ses jours, c'est à cette même congrégation qu'il appartient maintenant d'écrire cette longue période de sa vie.

Enfin, j'ai terminé ma tâche, bien vénérable supérieur, non sans fatigue, car je suis toujours dans un état d'infirmité. Mille fois *Deo gratias*.



VIII.

M. BILLAUDÈLE ENTRE A LA SOLITUDE.—IL EST
NOMMÉ DIRECTEUR DES PHILOSOPHES A CLER-
MONT-FERRAND.—IL PART POUR LE CANADA.

Quelles réflexions, quel attrait, dirigèrent le directeur de Charleville vers Saint-Sulpice, lui seul pouvait nous le dire, et c'est lui qui nous l'apprend aussi, dans une de ces conversations intimes qui lui étaient si familières et qui firent le charme de sa vie, comme elles ont été le charme de sa société. Il disait donc un jour à M. l'abbé H. Beaudry, curé de Saint-Rémi :

“ J'avais eu l'intention d'entrer dans la compagnie de Jésus ; le dévouement des pères de cette société, le zèle qu'ils déploient dans l'exercice du saint ministère, leurs missions lointaines, leurs courses incessantes, qui ne leur permettent jamais de s'attacher à aucun lieu, et qui les mettent dans la nécessité de rompre continuellement les liens les plus chers et les plus légitimes, tout cela me paraissait un sacrifice qui ne peut être qu'agréable à Dieu.

“ Mais quand je me tournai du côté de Saint-Sulpice, que je considérai la fin de cet institut, je ne balançai pas un instant. Ici, me disais-je, je ne travaillerai pas seulement à former des chrétiens, mais des prêtres, qui eux, ensuite, gagneront beaucoup d'âmes à Jésus-Christ. Ici, mon travail, ce me semble, sera beaucoup plus

fructueux : tous les prêtres que je formerai deviendront autant d'instruments des miséricordes de mon Dieu, pour ramener les pécheurs. Oui, je veux travailler à la vigne du Seigneur ; mais en formant de jeunes lévites à la vie sacerdotale, je travaillerai plus efficacement à la gloire de Dieu et au salut du prochain."

En effet, au mois d'octobre 1824, l'abbé Billaudèle entra à la *Solitude* de Paris. Cet homme, qui avait commandé si jeune et si longtemps déjà, qui avait pratiqué le ministère avec tant d'ardeur, et s'était livré à la direction des âmes avec un si grand succès, s'enferma dans cette retraite du noviciat, avec les dispositions du plus humble séminariste. On l'y vit plein d'humilité et de simplicité, rempli de défiance de lui-même, soumis à ses supérieurs, plein de déférence pour leur autorité, fervent et pieux comme aux premiers jours de sa cléricature.

Son cœur surabondait de joie, et il ne put s'empêcher de confier au papier les sentiments de sa reconnaissance envers Dieu, pour la faveur de cette nouvelle vocation.

"Que vous rendrai-je, ô mon Dieu ! pour m'avoir appelé dans cette sainte maison, où vous me procurez tant de moyens de salut ; qu'avais-je donc fait pour mériter une si grande faveur ? Hélas ! je n'ai fait que vous offenser : jusqu'à présent, et voilà qu'au lieu de me punir, vous êtes le premier à m'offrir mon pardon et à me combler de grâces nouvelles. Ne permettez pas, Seigneur, que j'abuse d'une si grande miséricorde. Il me semble que je suis résolu d'en profiter, mais je crains ma faiblesse et mon inconstance. Venez donc à mon secours, ô mon Dieu ! Daignez me faire connaître les desseins de votre

Providence sur moi, afin que je ne m'écarte jamais de votre sainte volonté et que je persévère jusqu'à la mort dans votre service. Je vous demande toutes ces grâces au nom et par les mérites de Jésus-Christ votre Fils bien-aimé, et par l'intercession de Mario, ma tendre mère et ma puissante avocate auprès de vous."

Dès les premiers jours de la retraite qui ouvre habituellement l'année de solitude, M. Billaudèle alla droit au but que doit se proposer un solitaire : " Je m'appliquerai, dit-il, à acquérir la pratique de la vie intérieure," et il le fit avec une pureté de lumière, une droiture de cœur, une générosité de caractère peu ordinaire, faisant concourir à cette fin tous les moyens mis à sa disposition : la prière, la méditation, la réception des sacrements, le recueillement, la mortification des sens, et l'habitude de la sainte présence de Dieu.

Au sortir de cette retraite, il se fit un règlement où était détaillé l'emploi de toutes les heures de la journée, ne laissant pas une minute au caprice, à l'humeur ou à la fantaisie, prévoyant jusqu'aux intentions et aux pensées de foi qui devaient l'animer et le soutenir dans l'accomplissement de chaque exercice.

Il passa deux années pleines de zèle à la Solitude, et là, il se lia d'une sainte amitié avec M. Eccleston, mort archevêque de Baltimore, Mgr de Charbonnel, évêque démissionnaire de Toronto, avec MM. Quiblier, Baile, Faillon et le P. Larkin; tous venus comme lui en Amérique, soit pour y exercer le saint ministère, soit chargés par leurs supérieurs de graves missions, ou pour y achever d'importants travaux; et tous y ayant laissé des traces ineffaçables de

leur apostolat. Le départ de ces courageux missionnaires, auquel l'amitié l'avait sans doute initié, ne fut pas sans influence sur la détermination qui amena plus tard M. Billaudèle au Canada.

Au sortir de la Solitude, M. Billaudèle fut envoyé en Auvergne, au grand séminaire de Clermont-Ferrand. Il y professa d'abord la philosophie, devint ensuite directeur des philosophes, puis professeur de dogme auprès des théologiens. La vie de retraite et d'étude qu'il y mena fut le grand moyen qui le conduisit à cette perfection dans laquelle nous l'avons connu. Il suffit de jeter un coup-d'œil sur son *Souvenirs* de retraite annuelle, depuis 1827 jusqu'à 1857, pour constater le progrès. Les imperfections s'effacent d'années en années, l'avancement dans la pratique des vertus est rapide, les touches de la grâce et les consolations spirituelles deviennent plus fréquentes.

Comme perdu en Dieu sur un nouveau Thabor, il s'écriait : " O mon Dieu ! qu'il fait bon de s'attacher à vous ! *mihi adherere Deo bonum est.* Faites que je m'unisse à vous de plus en plus, et que je mérite aussi de plus en plus d'être votre temple, votre sanctuaire, vous glorifiant et vous portant sans cesse en moi, selon l'avis de votre apôtre : *Glorificate et portate Deum, in corpore vestro.*"

C'est dans le cours de ces années qu'il s'établit si fortement dans cet esprit d'amour et de confiance en Dieu que tous ceux qui l'ont connu ont admiré en lui, et dans cette douceur et cette suavité de conduite " dont je suis résolu, disait-il, de faire comme le fond et le caractère essentiel de ma piété." Et pour y parvenir il se disait :

" 1^o J'éviterai l'empressement et la préoccupation, et je calmerai promptement le trouble et l'agitation dont je ne pourrai tout à fait me défendre.

" 2^o J'assaisonnerai pour ainsi dire mes oraisons, mes réflexions, mes examens et tous mes exercices de piété, quel qu'en soit l'objet, de quelques sentiments d'amour et de confiance qui puissent entretenir la douceur, le calme et la paix dans mon âme.

" 3^o Amour, confiance, me dirai-je, et douceur, même à la vue de mes misères et de mes fautes, évitant toute frayeur et toute crainte qui ne feraient que resserrer mon cœur, et qui en banniraient l'amour, la confiance et la paix.

" 4^o J'aurai une spéciale dévotion pour les pensées, maximes, ou paroles de la sainte Ecriture et des saints qui ne respirent qu'amour, que confiance, et j'en ferai le sujet le plus ordinaire de mes oraisons jaculatoires.

" 5^o Je me servirai habituellement du vice même de mon caractère, facile à s'élaner et à se tourmenter mal à propos, comme d'un moyen de revenir sans cesse à la confiance pour y trouver le calme et la paix.

" 6^o Je demanderai souvent à Dieu, dans mes prières et au saint sacrifice, cet esprit d'amour, de confiance et de paix dans ma conduite.

" 7^o Je profiterai de toutes les occasions pour insinuer cet esprit, et le faire entrer dans tous mes conseils, mes conversations et mes rapports avec le prochain, faisant partout en sorte qu'il ne dégénère pas en faiblesse et en pusillanimité, et ne perdant jamais de vue cette maxime fondamentale pour moi, comme pour les autres, FORTITER ET SUAVITER."

Telle est la voie par laquelle a marché le vénéral père, pour atteindre à cette perfection de charité, de confiance et de paix dont nous avons recueilli et goûté les fruits.

Et si l'on pense à l'agitation des temps, dans lesquels il posait avec tant de fermeté, les fondements de cette tranquillité d'âme, on en sera encore plus étonné.

La paix des esprits, qui avait suivi la chute de Napoléon et les premières années de la restauration de l'ancienne dynastie, n'était qu'apparente. Au fond, l'hérédité du trône et de la pairie, et la piété des Bourbons, fort suspecte du reste en Louis XVIII, n'étaient pas mieux acceptées que ne l'avaient été, dix ans plus tôt, le Concordat et le Code civil. Le principe électif prétendait régner seul, comme si, infaillible dans ses arrêts, il suppléait à toutes les garanties de sagesse, de modération, d'indépendance. Or, par une bizarre contradiction, le modèle des gouvernements électifs, l'Eglise, restait méprisée et asservie, considérée comme une arme aux mains du pouvoir. Au milieu de la liberté générale, elle seule n'avait pas recouvré ses anciennes franchises. Les écrivains les plus éminents secondaient cette hostilité contre elle, par une superbe indifférence en matière religieuse, par un éclectisme philosophique, justifiant tous les systèmes et se flattant de débarrasser peu à peu l'esprit humain des langes du christianisme. Cette haine sourde, l'occasion donnée, ne pouvait manquer d'éclater en scènes de désordre; les esprits réfléchis le préoyaient et craignaient pour l'Eglise le retour des plus mauvais jours de la révolution.

Dès 1828, M. Billaudèle avait entrevu cette

persécution qui devait suivre la catastrophe de 1830, et il s'y était préparé par la prière, par l'abandon aux soins de la Providence.

" Dans les circonstances actuelles j'aurai, disait-il, à me prémunir contre les outrages et les persécutions dont le clergé est menacé, et à faire à Dieu, d'avance, le sacrifice de mon repos, de ma tranquillité et même de ma vie; mais abandon total de moi-même entre les mains de la divine Providence pour tout ce qui peut m'arriver de plus fâcheux et de plus pénible."

Et cependant c'est au milieu de cette agitation générale, de ces menaces, de ces cris de mort, et dans les jours les plus critiques de cette émotion populaire, que le vénérable directeur des philosophes de Clermont, plus inquiet sur l'avenir de ses jeunes lévites que pour lui-même, jette d'une main si ferme les fondements de cette inaltérable confiance et de cette paix de l'âme qui ne l'ont plus jamais abandonné.

Près de onze années s'écoulèrent dans les divers emplois de professeur et de directeur, que M. Billaudèle remplissait au séminaire de Mont-Ferrand. Le cœur loyal et franc de ses chers Auvergnats fut conquis par la douceur et l'affabilité de son caractère, et la bonté avec laquelle il les traitait; ils l'estimèrent, ils le prirent en vénération et ils l'aimèrent avec la vivacité et la ténacité qu'ils ont coutume de mettre en tout. Et comment ne l'eussent-ils pas aimé! Il était pour eux un véritable père, et, chaque jour, ils pouvaient être témoins de faits touchants, semblables à celui que nous rencontrons dans la vie de l'évêque d'Amata, l'Apôtre de l'Océanie.

Né d'une famille extrêmement pauvre, M. Douarre fut plusieurs fois sur le point d'interrompre ses études ; mais toujours la Providence vint à son secours, et M. Billaudèle fut, dans un moment décisif, un des instruments dont le ciel se servit pour le protéger. Mais laissons le missionnaire apostolique nous raconter lui-même cette émouvante histoire :

“ Bientôt, dit-il, je commençai à entrer dans une voie semée d'épines, hérissée de peines et d'obstacles. Ma famille était réduite à un tel état de pauvreté qu'afin de pouvoir payer ma pension, j'étais obligé de faire moi-même une classe de français, pendant que j'apprenais la langue latine. Mais après le cours de philosophie à Mont-Ferrand, près Clermont en Auvergne, chez les vénérables Sulpiciens, mon père me dit :—Mon fils, il est impossible, absolument impossible que tu continues tes études.

“ Je n'avais cependant plus que quelques années à franchir, pour arriver à l'état ecclésiastique, vers lequel je me sentais fortement attiré. Mon père fut inébranlable. Accablé de ce contretemps, ne sachant plus de quel côté me tourner, je me rends chez le maire de la commune.

—“ Donnez-moi, je vous prie, un passeport.

—“ Pour quel pays ?

—“ Pour quelque pays que ce soit, pourvu que vous m'en donniez un.

“ Il me le donne, je pars. Je n'avais avec moi pour tout bagage que deux ou trois chemises et quelques hardes. J'achète un sac militaire, afin de porter le tout commodément et cheminer à mon aise, et me voilà parti.

“ C'était vers la mi-novembre 1830. Déjà

j'étais dans les environs de Clermont, je marchais péniblement, j'étais haletant de fatigue, lorsque tout à coup je vois devant moi M. Billaudèle, directeur du séminaire de philosophie de Mont-Ferrand, aujourd'hui supérieur général de la communauté de Saint-Sulpice au Canada, et, à sa suite, tous mes anciens condisciples qui allaient à la promenade.

"C'est lui, c'est bien lui, disait-on de tous côtés, c'est le petit *Douarre* !

"On avait l'habitude de me nommer ainsi. Je ne rougis pas de l'état dans lequel je me trouvais, il n'y a pas de honte à être pauvre, et j'allai droit à eux.

"M. Billaudèle qui était si bon, si aimant, si aimé, s'approcha de moi et me demanda avec bonté où j'allais, ce que je faisais.....

— "Je lui répondis en versant un torrent de larmes que je ne le savais pas ; que mon père ne pouvant plus suffire à mon éducation cléricale, j'étais obligé d'y renoncer. Son cœur s'attendrit ; il me consola et me dit :

"Mon enfant, allez à Mont-Ferrand, je penserai à vous."

"Il me confia à l'un de mes chers amis, mon compatriote, sous-diacre et maître de conférence en philosophie. Celui-ci me conduisit au séminaire, me donna avec la plus tendre charité tous les soins que réclamait mon état de lassitude. Bientôt M. Billaudèle rentra, il m'admit dans sa maison où je fis, tant bien que mal, mon cours de physique. Le vénérable M. Royer se chargea de payer ma pension."

Durant cette année le jeune *Douarre* redoubla d'ardeur pour l'acquisition et la pratique des vertus chrétiennes. Son recueillement au pied

des autels révéla une grande vivacité de foi, une puissance encore plus grande d'amour, sa dévotion à Marie grandit jusqu'à l'enthousiasme. Devenu prêtre, il entra chez les *Maristes*, chargés des missions de l'Océanie. La Nouvelle Calédonie ayant été érigée en vicariat-apostolique, M. Douarre en fut nommé le premier évêque. Là, après avoir affronté mille fois le martyre du sang, il mourut en 1853, martyr de son zèle et de sa charité pour les pauvres anthropophages de ces îles barbares. Mais jamais il n'avait oublié celui qui en lui assurant sa vocation, l'avait mis à même de conquérir cette couronne, et dit l'auteur de sa vie, "il est impossible de raconter quels étaient ses sentiments de gratitude pour le vénérable M. Royer, et pour le tendre M. Billaudèle. Il ne lui suffisait pas de nourrir ces sentiments dans son cœur, il les publiait avec les bienfaits reçus; c'est le propre des humbles et des grandes âmes."

C'est par cette bonté, cette charité, et par de semblables bienfaits que M. Billaudèle avait gagné l'estime et l'affection des élèves, des directeurs du séminaire et de tout le clergé du diocèse; et quand il lui fallut quitter l'Auvergne pour venir au Canada, son départ fut considéré comme une grande perte pour l'église de Clermont.

Au séminaire de Mont-Ferrand, M. Billaudèle avait également connu M. Rambault, autrefois rédacteur du journal *La Patrie*.

Dès son arrivée à Montréal, M. Rambault renoua les liens de respect et d'attachement filial qui l'unissaient à son ancien directeur, et il ne cessa, lui et toute sa famille, de lui témoigner,

jusqu'à sa mort, la confiance la plus entière et la vénération la plus profonde.

Nous savons peu de choses des motifs qui amenèrent M. Billaudèle en Amérique, mais nous avons vu qu'il avait désiré les missions. Il connaissait l'œuvre de Montréal et le besoin qu'on y avait de sujets. Le souvenir de M. Quiblier et de M. Baile qui, dès 1825 et 1828, s'étaient dévoués à cette mission, préoccupait donc la pensée du directeur du séminaire de Clermont. Lorsqu'on parla de fonder un grand séminaire à Villemarie pour y compléter l'œuvre de la paroisse et du collège, si M. Billaudèle ne fit pas les premières avances pour y être envoyé, au moins peut-on dire que la proposition qui lui fut faite d'aller aider à cette fondation, ne le prit pas au dépourvu, lui fut même très agréable, et ses préparatifs furent bientôt faits.

Il partit du Havre au commencement de l'automne de 1837. Ses compagnons de voyage étaient M. Chalbos, qui a travaillé avec succès au collège et à la paroisse de Montréal; M. Raymond, désigné pour Baltimore, et les quatre premiers frères des Ecoles chrétiennes, demandés par M. Quiblier pour les écoles de Montréal: savoir, le frère Aidant, directeur; les frères Euverte, Rambeau et Adalbertus: c'est de l'obligeance de ce dernier que nous tenons les particularités de ce voyage.

Partis de France le 10 octobre, montés sur le *Louis-Philippe*, ils n'arrivèrent à New-York que le 3 novembre.

Pendant toute la traversée, M. Billaudèle fit remarquer sa grande confiance en la Providence et dans la très sainte Vierge. Il ne craignait pas, disait-il, les tempêtes de la mer, car

au moment où il avait reçu sa mission pour le Canada, il était tombé sur un passage latin de quelque livre spirituel, qu'il traduisait ainsi : "Ne crains pas, mon serviteur, tu ne périras pas dans les eaux."

A New-York, le bon père, qui n'était pas accoutumé aux voyages, se perdit en visitant la ville, avec un des frères qui l'accompagnait. Cependant par prudence, de crainte qu'on ne les reconnût pour des étrangers, il ne voulut point demander d'indication, et probablement qu'il eût été fort embarrassé de le faire, ne sachant pas un mot d'anglais; mais il disait gaîment : "Notre bon ange nous ramènera;" et, en effet, allant de rue en rue, il finit par se retrouver devant l'église où, le matin, il avait célébré la sainte messe.

Les voyageurs s'embarquèrent sur le canal de Troy; nouvelle aventure: cette fois, ce fut M. Chalbos qui, par on ne sait quelle méprise, fut séparé de ses compagnons, fort inquiets, du reste, et se figurant qu'il était peut-être tombé victime de quelque guet-apens.

Mais M. Billaudèle ne perdait point confiance: "Courage, mes bons Frères, disait-il à ses compagnons désolés, la Providence viendra à notre secours."

Et comme on lui faisait remarquer que M. Chalbos, étant leur économe et leur pourvoyeur, avait bien pu être volé, et jeté dans le canal: "Non, non, reprenait-il, M. Chalbos aime trop Marie, et un serviteur de Marie ne peut ainsi périr."

La Providence vint en effet à leur secours. Un bon négociant de Québec, qui avait fait avec eux la traversée de l'Océan, voyant leur

embarras, eut la bonté d'avancer tout ce qui fut nécessaire pour leurs dépenses sur le bateau de Troy à White-Hall.

Le lendemain M. Chalbos se retrouva au terme du voyage ; et comme il avait payé le prix de passage de tous ses compagnons, sur le canal de Troy, le capitaine du bateau, sur la présentation des billets, eut l'honnêteté de leur rendre l'argent que leur avait généreusement prêté le négociant de Québec.

Ils arrivèrent à Montréal le 7 novembre. Le mois suivant, les bons frères ouvraient leurs écoles vis-à-vis le séminaire. Deux ans après, M. Quiblier les installait dans la maison de la rue Cotté, devenue ainsi la maison-mère, d'où sont sortis les établissements que les frères possèdent en Canada, et une foule de sujets choisis qui travaillent dans ceux qu'ils ont fondés aux Etats-Unis.

Une feuille volante que nous retrouvons dans les papiers de M. Billaudèle nous révèle un talent que nous ne connaissions pas, celui de l'inspiration poétique. Jamais nous n'avions soupçonné que le bon père s'était amusé à faire des vers : comme la pièce n'a point de date, et que par le sujet elle se rattache à l'époque de sa vie que nous traitons, nous la citons à titre de curiosité.

Loin de ces lieux témoins de ma naissance,
Un sol chéri provoquait mes soupirs !
Je t'implorais, aimable Providence,
Docile, enfin, tu comblas mes desirs.

Salut, Villemarie ;

Salut, cité chérie,

Oui, désormais tu feras mon bonheur ;

Reçois mes vœux, mes transports et mon cœur.

J'avais quitté le plus tendre des pères,
Le cœur touché, les yeux baignés de pleurs ;
Mais loin de lui, je retrouve des frères ;
D'autres amis je retrouve les cœurs.
Salut, Villemarie, etc.

Qu'on est heureux, ô pieuse Marie,
De partager ton bienheureux séjour !
De respirer dans ta douce patrie !
J'y veux passer jusqu'à mon dernier jour.
Salut, Villemarie, etc.

Quand réunis sous tes tendres auspices,
Nous nous livrons aux transports les plus doux,
Ton cœur sourit à nos chastes délices,
Et tu nous dis : " La paix soit avec vous ! "

Salut, Villemarie,
Salut, cité chérie,
Oui, désormais tu feras mon bonheur ;
Reçois mes vœux, mes transports et mon cœur.

Si la pièce ne se recommande pas par le mérite littéraire, elle est au moins un témoignage authentique de cet attachement profond que M. Billaudèle avait voué à cette terre du Canada, pour l'amour de laquelle, à l'exemple de tant de confrères, il avait tout sacrifié.



IX.

M. BILLAUDÈLE DONNE DES CONFÉRENCES A NOTRE-DAME.

Arrivé à Montréal, M. Billaudèle fut d'abord employé au ministère de la paroisse. Chargé de faire un cours d'instructions familières, le dimanche, à la suite des vêpres, il s'acquitta de cet emploi avec tout le fruit que l'on pouvait désirer. Les points les plus pratiques du dogme et de la morale formaient la matière de ces conférences, qu'il savait mettre à la portée des plus humbles intelligences, sans oublier ce qu'il devait à la partie la plus instruite de son auditoire.

Cette époque a été une des plus belles de sa carrière oratoire, et le souvenir n'en est point éteint parmi nous. D'une taille imposante, avec un geste noble et un organe magnifique, il apparaissait en chaire comme un prophète, tirant de sa riche mémoire, de son imagination brillante, de sa sensibilité exquise, des enseignements solides, empruntés à la théologie, aux saintes Ecritures, et des accents pathétiques imités des Pères de l'Eglise qui remuaient profondément les cœurs.

"A une époque où il n'était pas absorbé par les charges et les emplois, a dit M. Cherrier, la prédication de M. Billaudèle, je m'en souviens, était fort brillante. On se rappelle que dans cette chaire de Notre-Dame, illustrée par tant

de prédicateurs, il a prononcé des sermons où il faisait voir qu'il était versé dans la littérature profane aussi bien que dans la littérature sacrée : son exposition était claire, éloquente. Dans ces sermons magnifiques, et qui plus d'une fois ont rappelé la manière des prédicateurs du XVII^e siècle, il déployait, entre autres mérites, une connaissance profonde des saintes Ecritures. Il a aussi donné des conférences qui ont fait impression."

Plus tard, poursuit l'orateur de la Saint-Jean-Baptiste, quand il devint supérieur du séminaire et directeur de quelques communautés, ses occupations multipliées ne lui permirent pas toujours de se préparer autant qu'il aurait pu le désirer, et il dut recourir à l'improvisation. Pour ma part, je n'ai cessé d'admirer ces improvisations qui offraient toujours de grandes beautés et n'étaient cependant que le résultat des mouvements spontanés de son âme."

M. Billaudèle, dans un autre genre d'éloquence, celui des retraites, obtint encore des succès dont nous parlerons plus loin et qui compléteront le portrait du prédicateur.

Le témoignage le plus honorable de la puissance du nouveau prédicateur, fut le concours des fidèles aux offices du soir, jusqu'alors peu fréquentés, et l'estime générale dont il se trouva dès lors entouré dans tout Montréal.

Le ministère de la parole ne l'absorbait pas tout entier ; il prenait encore sa part des travaux inhérents à l'administration de la vaste paroisse de Notre-Dame.

Pendant les trois années qu'il demeura dans l'exercice du saint ministère, on ne saurait croire à quel point il se rendit cher à toutes les

classes de personnes avec lesquelles ses devoirs le mirent en rapport. Rien n'était plus étranger à ses principes et à ses inclinations que la recherche de la popularité, et cependant elle s'attachait partout à ses pas, au grand déplaisir de son humilité. Toutes les familles avec lesquelles il eut des relations plus suivies ont pu apprécier combien tendres, dévoués et paternels étaient les sentiments qu'il leur portait, et les retours que ces sentiments provoquaient étaient un mélange frappant de vénération, de confiance et d'affection filiale. Il ne saurait y avoir entre un prêtre et les nombreuses catégories de personnes avec lesquelles il se trouva lié, des relations ni plus aimables ni plus édifiantes.

On en eut des preuves nombreuses après son départ de la paroisse; et lorsqu'il eut pris la direction du grand séminaire, plusieurs de ceux qui lui avaient confié le soin de leur conscience venaient encore le visiter dans sa retraite, et chercher auprès de lui des conseils et des consolations. Quelques-uns des jeunes gens qu'il avait préparés à entrer saintement dans l'état du mariage lui amenaient leurs petits enfants, afin qu'il les bénît à l'entrée de la vie, et que sa bénédiction leur portât bonheur.

Dans le même temps, M. Billaudèle était aussi employé au collège. Jusqu'alors le vénérable M. Roque avait enseigné la théologie morale aux ecclésiastiques; son grand âge et ses infirmités lui commandant le repos, on ne trouva personne plus propre à le remplacer que M. Billaudèle; il ajouta donc cet emploi à ses autres occupations: c'était un acheminement naturel à la charge de directeur au grand séminaire, que l'obéissance allait bientôt lui imposer.

X.

M. BILLAUDÈLE PREMIER DIRECTEUR DU GRAND SÉMINAIRE.

Depuis 1825, les ecclésiastiques qui n'avaient pas d'emploi dans le professorat résidaient à l'évêché, où ils recevaient des leçons de théologie. Le diocèse de Montréal, ne comptant que quelques années d'existence, ne possédait pas encore tous les éléments d'une organisation complète. Il était du plus haut intérêt pour l'avenir et le développement de la religion que l'on songeât à la fondation d'un grand séminaire. La divine Providence, qui avait déjà donné succès à tant d'œuvres de zèle, ne pouvait manquer de bénir la plus importante des œuvres de l'Eglise, et l'on est en droit de croire que si elle avait inspiré à M. Billaudèle le généreux sacrifice de ses plus chères affections, c'était pour qu'il se trouvât prêt au moment marqué pour l'exécution de ses desseins éternels.

On était en 1840. M. de Forbin-Janson ¹,

1. Forbin-Janson, Charles-Auguste, évêque de Nancy, né à Paris en 1785, était en 1806 auditeur du conseil d'Etat; il renonça à la carrière administrative pour entrer au séminaire; organisa en 1814 avec M. de Rauzan l'œuvre des Missions de France et prêcha lui-même avec un grand éclat; alla visiter la terre sainte; fut, en 1828, nommé évêque de Nancy; il y déploya un zèle ardent qui lui suscita de nombreux ennemis et se vit, par suite, forcé de quitter son diocèse, mais sans

évêque de Nancy, était attendu comme prédicateur pour la retraite pastorale, mais il ne put arriver à l'époque fixée: l'embarras était grand, on s'adressa à M. Billaudèle. Quoique pris au dépourvu, il dirigea les exercices de cette retraite, prêcha avec tant de succès et conquist à un tel point la confiance du clergé, que Mgr de Montréal résolut immédiatement de lui confier la direction des ecclésiastiques élevés jusque là dans son palais épiscopal. L'accord fut passé entre l'évêque et le séminaire, et le 7 novembre de la même année, quinze séminaristes, qui composaient le personnel du nouvel établissement, furent installés dans l'une des ailes du vieux collège de Montréal par Monseigneur lui-même qui vint bénir la chapelle du nouveau séminaire. Toujours depuis, M. Billaudèle considéra ce jour comme l'un des plus beaux de sa vie, et il aimait à le rapprocher de deux autres, avec lesquels il coïncidait, et qui lui étaient non moins chers, celui de sa naissance et celui de son élévation au sacerdoce.

Ce nouveau genre de vie, cette installation, sous un même toit, de deux communautés d'un esprit tout différent, ne manquaient pas de difficultés. La présence du nouveau directeur en fit disparaître les aspérités, et quand les séminaristes virent par quelles mains paternelles

vouloir donner sa démission. Il partit alors pour le Canada, où ses prédications, on le sait, produisirent des fruits merveilleux et mourut peu après son retour en France, en 1844, à Marseille, lorsqu'il se disposait à partir pour la Chine. Il venait de fonder l'œuvre de la Sainte-Enfance pour le rachat et le baptême des enfants chinois abandonnés.

le joug de la discipline leur était imposé ils s'y soumirent avec bonheur.

Le doigt de Dieu était visible dans le choix qui venait de placer M. Billaudèle à la tête du grand séminaire. Pour former des jeunes gens aux sciences ecclésiastiques, et jeter dans leurs cœurs les premières semences de la piété et de la vie ecclésiastique, il fallait un homme en qui les connaissances sacrées fussent alliées à une piété tendre et éclairée, qui fut à la fois et docteur et modèle, qui portât la vertu à un haut degré de perfection, et qui possédât l'art de la faire aimer et pratiquer ; ces qualités se trouvaient dans le nouveau directeur, jointes à un air vénérable, à un abord facile, à un esprit vif et enjoué, à une grande aménité de caractère, à l'habileté, au tact, à une exquise délicatesse dans le maniement des esprits et une connaissance très sûre du cœur humain.

Sa piété avait de quoi réveiller les plus indifférents. Il suffisait de le voir pendant l'oraison, la sainte messe, l'action de grâces, ou l'office divin, pour se sentir soi-même excité à la ferveur. Dans ces moments le feu intérieur dont il était embrasé se reflétait sur sa figure, et donnait à ses traits une expression de ravissement.

Donnant ainsi l'exemple de la piété, il ne lui était pas difficile d'en persuader la pratique et de communiquer aux séminaristes les dons spirituels dont il était si abondamment pourvu. La première retraite vint lui en fournir l'occasion naturelle. Elle commença vers le premier de décembre pour se terminer le jour de l'Immaculée-Conception. M. Billaudèle la prêcha en entier, et ceux à qui il fut donné de l'entendre se rappelleront toujours avec bonheur

les fortes impressions que sa parole laissa dans les cœurs.

Fidèle au principal objet de sa mission, qui était de former de saints prêtres, il revenait constamment dans ses instructions, sur les devoirs du sacerdoce. Son excellente mémoire tenait comme en réserve les plus beaux textes de l'Écriture et des saints Pères, dont il faisait les plus heureuses applications. Les traits les plus frappants de l'histoire ecclésiastique et de la vie des saints lui fournissaient d'abondantes ressources pour tenir en haleine l'attention de son auditoire.

Un de ses anciens élèves avouait qu'il prenait souvent pour sujet de méditation, un de ces textes, dont il lui avait entendu donner le développement, par exemple, celui-ci, qui contient toute la perfection de la vie sacerdotale: *Sacerdos debet esse Deo propinquus, proximo devotus, sibi mortuus* ; ou cet autre qui donne la mesure de l'amour que nous devons à Dieu: *Libenter de Deo cogitare, libenter pro Deo dare, libenter pro Deo pati*. Sa parole était comme un trait de feu qui portait dans les âmes la lumière et la chaleur. Elle consumait dans le cœur des jeunes lévites ce qui pouvait y rester encore d'affection pour le siècle, et en leur découvrant les magnifiques horizons de la vie sacerdotale, elle les élevait à la hauteur du sublime ministère qu'ils étaient destinés à remplir.

Les jours passés sous sa conduite ont donc laissé des traces profondes dans les cœurs. " Ah ! qu'il était bon," répètent aujourd'hui tous ceux qui l'ont alors connu, " comme il nous faisait aimer la vertu ! "

Ce n'est pas sans émotion que tant de véné-

rables évêques, que tant de prêtres zélés qu'il a eus sous sa conduite, et dont plusieurs depuis ont été honorés du caractère éminent de l'épiscopat, se rappellent le temps de leur séminaire. Un d'entre eux sera l'interprète des sentiments de tous : " Quel don il avait reçu de Dieu pour installer dans l'âme des jeunes aspirants au sacerdoce, l'esprit ecclésiastique, dont la sienne était si bien remplie. Dans les entretiens qu'il avait avec eux, il leur ouvrait son cœur, il laissait lire dans son intérieur, et là on pouvait étudier à loisir le cœur du prêtre, l'âme sacerdotale; naturellement on lui mettait sur les lèvres ces paroles de saint Paul : "*Imitatores mei estote, sicut et ego Christi.*" On aimait toujours à l'entendre. Le peuple accourait en foule à ses sermons; toutefois dans la chaire de la paroisse il ne semblait pas aussi bien dans son élément : pour le goûter, pour l'apprécier dans toute sa valeur, il fallait l'entendre dans les retraites pastorales, ou dans les séminaires, parlant de la dignité du prêtre, de l'esprit ecclésiastique, de la vie sacerdotale : c'est alors qu'il trouvait dans son âme si pure, si simple, si brûlante d'amour pour son Dieu, les accents de la véritable éloquence, et sans s'en douter, il n'avait qu'à se peindre lui-même pour offrir à son auditoire le portrait le plus accompli du véritable prêtre."

L'action du directeur des ecclésiastiques se faisait ressentir jusqu'au milieu des élèves du collège, quoique d'une façon différente, tant il savait se faire tout à tous, et d'une manière également salutaire et fructueuse.

Je me souviens, disait un ancien élève de ce temps, que M. Billaudèle venait souvent passer

la récréation avec nous, lorsque M. l'abbé Toupin allait l'inviter à venir nous raconter quelque histoire : alors nous le voyions venir, se balançant un peu sur son pied blessé, la tête un peu penchée de côté, le sourire sur les lèvres et le cœur tout joyeux de nous être agréable. Il s'asseyait au milieu de nous comme un grand-père au milieu de ses petits-enfants ; nous nous pressions autour de lui, nous le dévorions des yeux, et nous écoutions immobiles, ces longues histoires, où il remplissait à la fois le rôle de narrateur et d'acteur : histoires plaisantes ou touchantes, mais laissant toujours dans l'esprit et dans le cœur un parfum délicieux de vertu.

Dans l'attachement et le respect que lui témoignaient le collège et le grand séminaire de Montréal, M. Billaudèle recueillait les fruits de sa condescendance et de sa direction aimante et paternelle. Lui-même jouissait du bonheur de ceux qu'il rendait heureux, et sa vie s'écoulait calme et paisible comme le cours d'un beau fleuve. Plus d'une fois, il a depuis avoué que c'est dans cette tranquille retraite, au sein de cette famille ecclésiastique, que s'étaient écoulés ses plus beaux jours.

XL

M. BILLAUDÈLE ÉLU SUPÉRIEUR DU SÉMINAIRE ET CURÉ DE NOTRE-DAME.

Cette vie de calme et de tranquillité qui faisait le bonheur de M. Billaudèle, au milieu des ecclésiastiques et des écoliers du grand et du petit séminaire de Montréal, finit pour lui le 21 avril 1846, où il fut appelé à la charge de supérieur du séminaire et obligé de venir résider à la paroisse. C'était pour lui un monde nouveau. Il y vint le cœur brisé de douleur, par obéissance, par soumission à la volonté de Dieu, courbant la tête, non sous le poids de l'honneur, mais sous celui du fardeau de la charge; on eut dit *"qu'il montait son calvaire."*

Malgré une connaissance profonde des hommes, une grande pénétration d'esprit et lucidité de vue, malgré son habileté à manier les esprits et à les amener à la persuasion, un rare don de conseil et une prudence qui se trompait rarement dans ses décisions, M. Billaudèle a toujours éprouvé une répugnance extrême à se mêler aux affaires, soit modestie ou timidité naturelle, soit excès de sensibilité et crainte d'être parfois obligé de froisser, soit amour du recueillement, de la méditation, de la prière et de la solitude. On ne peut nier que les difficultés attachées à l'administration si étendue et si compliquée de l'Œuvre de Montréal n'aient été

pour lui un véritable martyr, auquel il était tenté parfois de se soustraire, et que cependant il a abordé avec un courage dont on a été plus d'une fois surpris et étonné. On ne s'attendait pas à une si énergique fermeté, dans un homme que l'on savait si doux et si pacifique. C'est que, homme de foi avant tout, il ne savait transiger ni avec le devoir, ni avec la justice. Il faut ajouter encore que la souplesse de son caractère lui était une ressource contre l'abattement. Il se relevait gaiement sous la charge de "cette croix sur laquelle, disait-il en riant, il a été dix ans cloué;" et cette croix, il l'a portée avec générosité et dévouement.

M. Quiblier, son prédécesseur, laissait un grand nombre d'œuvres qu'il n'avait pu couronner; le premier devoir que s'imposa le nouveau supérieur fut de les achever et de les étendre.

Les écoles où se forment l'enfance, où se préparent les générations de l'avenir, attirèrent son attention. Celle des frères, au faubourg Québec, détruite par l'incendie, fut relevée sur un vaste plan, et celle de la rue Visitation fut construite pour les sœurs de la Congrégation, toutes deux pouvant recevoir plus de mille enfants.

En même temps, les cathéchismes s'organisaient d'après la large méthode de la paroisse de Saint-Sulpice de Paris; les retraites pour les diverses classes de la société se multipliaient; et l'on se rappelle encore le succès qu'obtint la grande retraite de 1849 et le bien qu'elle procura au sein de cette population, qui, comme par un pressentiment de l'avenir, se renouvelait dans son amour de la religion au moment où elle allait être cruellement éprouvée par le cho-

léra. Les associations religieuses destinées à soutenir la persévérance, et à étendre l'œuvre des catéchismes prenaient de nouveaux accroissements.

Les pauvres recevaient des secours plus abondants, au séminaire, à l'hôpital-général, à la Providence; les familles nécessiteuses étaient visitées en plus grand nombre, et les pauvres honteux ne demandaient jamais le bon père sans en recevoir assistance. Des salles se fondaient dans les hôpitaux pour recevoir les orphelins du typhus, et une maison s'ouvrait, dans le faubourg Saint-Laurent, sous la direction de madame Saint-Louis, pour recevoir les orphelins de la ville, qui plus tard ont été placés sous la direction des sœurs de l'Hôtel-Dieu.

Alors aussi, la visite des faubourgs reprenait avec une nouvelle activité, sous l'élan des encouragements que M. Billaudèle donnait à cette œuvre de zèle, et qui produit toujours les plus grands biens pour le renouvellement des familles.

Tandis, que l'antique chapelle de Notre-Dame de Bonsecours se rajeunissait, que l'église Saint-Patrice s'achevait, M. Billaudèle jetait les fondements de l'église Notre-Dame de Grâces, de Sainte-Anne, et celle de Saint-Jacques, détruite dans le grand incendie de 1852, renaissait de ses cendres.

Lui-même, à la tête de sa communauté dont il animait le zèle, dont il encourageait les travaux, payait partout de sa personne, en chaire, au confessionnal, dans les cérémonies religieuses, se rendant à toutes les invitations, présidant aux fêtes d'associations et à celles des catéchismes, dans les collèges, dans les pensionnats,

dans les écoles de faubourgs, prêchant aux professions religieuses des nombreuses communautés de la ville, dirigeant les retraites pastorales et celles du grand séminaire, et prenant part à toutes celles de la paroisse. Il assistait à toutes les distributions de prix où il savait que sa présence serait agréable, ne refusant pas même aux plus petites écoles, donnant à tous, son temps, son esprit et son cœur, portant partout l'encouragement et le zèle avec une discrétion, une prudence et un tact exquis.

Pendant de longues années on l'a vu au mois d'août, par les plus fortes chaleurs, s'acheminer vers une modeste école de faubourg ; là une jeune institutrice donnait la leçon à une vingtaine de petites filles, dont les rétributions la faisaient vivre, elle et sa vieille mère. Mais les recettes n'étaient pas assez fortes pour faire une brillante distribution de prix ; et de là, on le sait, à tort ou à raison, dépend souvent la vogue d'une école. Le *bon père* sachant l'embarras de la directrice, tous les ans, se chargeait des dépenses de cette distribution. On le voyait partir avec sa canne, et sa provision de prix, qu'il avait distribuée dans toutes ses poches. Arrivé à l'école, il s'installait dans le fauteuil, étalait ses jolis volumes, présidait l'examen, et distribuait les récompenses, écoutait en souriant les compliments, donnait quelques bons conseils et s'en revenait après plusieurs heures de séance, heureux et content d'avoir fait des heureux.

Une de ses plus grandes consolations fut de recevoir et de loger au séminaire, pendant tout son séjour à Montréal, en 1853, le nonce apostolique, Mgr Bédini, envoyé par Pie IX, pour

visiter les églises d'Amérique. Il le reçut avec toute la vénération due à l'envoyé du Saint Siège, et se fit un devoir de l'accompagner dans toutes ses courses. Aussi l'éminent personnage conserva-t-il un doux souvenir de son séjour à Saint-Sulpice, et de retour à Rome, il en témoigna sa reconnaissance par l'envoi de magnifiques présents adressés au supérieur du séminaire.

XII.

M. BILLAUDÈLE. — L'ANNÉE DU TYPHUS.

Au milieu des travaux et pour tempérer les consolations, vinrent se mêler de cruelles épreuves, qui affectèrent profondément l'âme sensible de M. Billaudèle. En 1847, ce fut le typhus qui lui enleva plusieurs de ses confrères.

Sept à huit cents Irlandais, partis d'Angleterre, atteints du typhus pendant la traversée, arrivés en Canada, avaient été mis en quarantaine à la Grosse-Isle, en bas de Québec; mais à peine convalescents on les dirigea sur Montréal. Ils y arrivèrent au commencement de juin, et furent entassés pêle-mêle dans deux hôpitaux installés à la hâte, à la pointe Saint-Charles.

C'était un triste spectacle que la vue de ces hommes, de ces femmes et enfants, pâles, décharnés, malades et mourants, confondus ensemble, trempés de pluie, tremblants de froid, exténués de misère et de faim, couchés sur un peu de paille, et appelant la mort comme le plus prompt remède à leurs maux.

Là, s'ouvrait un nouveau champ, fertile pour le dévouement, mais fécond en difficultés pour l'administration de la vaste paroisse de Montréal. Comment organiser un service régulier pour ce surcroît subit de toute une population nouvelle en détresse? Incontinent, par ordre

du supérieur, le collège de Montréal est soudainement fermé, et tous les directeurs et professeurs appelés à la paroisse pour venir en aide au clergé ordinaire. Une station est établie dans les *sheds* à la pointe Saint-Charles, au milieu même du foyer de la maladie.

Les premiers de tous les prêtres du séminaire envoyés là furent le vénérable M. John Richard¹, âgé de 60 ans, et M. E. Picard. Depuis de longues années, M. Richard était chargé en chef de la desserte de la congrégation irlandaise. Environné qu'il était de la confiance et de la vénération publiques, ce digne prêtre parut

1. M. J. Richard, américain d'origine, né dans le protestantisme, était venu à Montréal en 1807, dans l'intention de prêcher et de convertir à sa secte le clergé de Montréal qu'il savait le principal soutien de la religion catholique en Canada. Pour aller plus sûrement à son but, il s'adressa directement au supérieur du séminaire, le vénérable M. J. Auguste Roux; mais c'était là que Dieu l'attendait pour éclairer cet esprit juste et ce cœur plein de droiture et de bonne foi. Instruit, convaincu et pénétré par les sages et savantes instructions qu'il reçut de M. Roux, il ouvrit les yeux à la vérité, abjura ses erreurs, et par le même motif de zèle qui l'avait emmené en Canada, il demanda à entrer dans l'état ecclésiastique et devint par son savoir, sa haute piété, l'admirable douceur de son caractère, la politesse exquise de ses manières, un modèle du clergé du pays et un des membres les plus distingués du séminaire de Montréal. Il s'attacha tellement à la personne de M. Roux, que, quand celui-ci, dans ses dernières années, dut par l'ordre du médecin aller faire un voyage en Europe en 1826, on ne crut pas devoir les séparer. Revenus en Canada, en 1828, M. J. Richard prodigua au vénérable infirme jusqu'à sa mort, arrivée le 7 avril 1831, les soins les plus tendres et les plus affectueux.

au milieu de ce peuple de malades comme un envoyé de Dieu. Dès son arrivée, il pénétra de respect pour sa personne, tous les agents de la commission sanitaire, composée en grande partie d'officiers anglais protestants. Bientôt, sur ses représentations inspirées par la haute prudence qui le caractérisait, tout le service des malades fut organisé aussi bien que les circonstances exceptionnelles où l'on se trouvait pouvaient le permettre.

A cette époque, Mgr Bourget venait d'arriver de son second voyage de Rome. Sa Grandeur et son vénérable coadjuteur allèrent eux-mêmes en personne sur le théâtre de la maladie, et l'on sait que Mgr Ch. Prince fut atteint de la contagion d'une manière très grave. Il eut toutefois le bonheur d'en relever.

D'autres prêtres de l'évêché, eurent l'honneur de faire le même service, entre autres M. Rey, prêtre français, âgé de 60 ans, qui fut victime de son dévouement.

Mais bientôt la maladie s'étendant dans la ville, et le service ordinaire devenant de plus en plus difficile, et enfin les prêtres eux-mêmes ayant été en grand nombre atteints du fléau, on se vit dans l'obligation de demander ailleurs un secours devenu nécessaire. C'est alors que M. Billaudèle s'adressa aux RR. PP. Jésuites, et cette société envoya immédiatement de New-York six de ses membres, savoir : les RR. PP. Driscoll, Mignard, Dumerle, Duranquet, Ferrard et Schienski. Ces religieux, logés au séminaire, se mirent à travailler, de concert avec les messieurs de la paroisse, et vaquèrent avec eux au service de jour et de nuit sur tous les points de la ville. Ce service ainsi organisé fonctionna

pendant la plus grande partie de l'été que sévit la maladie.

Mais ce n'était pas impunément qu'on pouvait affronter le fléau alors dans toute sa force ; nombre de prêtres furent bientôt atteints : au séminaire, MM. Morgan, Carost, P. Richard, J. Richard, lesquels devaient tous succomber.

D'autres prêtres du séminaire furent adjoints à M. J. Richard, entre autres MM. A. de Charbonnel, Pierre Richard, H. Prévost, Connolly, etc. Plusieurs de ces messieurs furent frappés de la contagion et conduits aux portes du tombeau. Voyant que les commissaires du gouvernement ne pouvaient se procurer même à prix d'argent aucuns garde-malades, ils suggérèrent l'idée d'appeler à leur secours les sœurs de l'hôpital-général.

La demande ayant été faite, M. Billaudèle en compagnie de M. Connolly, alla lui-même faire appel à la charité de ces bonnes religieuses, qui toutes s'offrirent pour affronter le fléau et soigner les malades. Dès le lendemain, 2 juin, huit religieuses, assistées de cinq femmes de service, se rendirent aux *sheds* à pied, sous une pluie battante, et à travers des chemins défoncés, boueux et presque impraticables.

Les commissaires du gouvernement les accueillirent avec reconnaissance et leur confièrent l'intendance et l'administration des hôpitaux, leur donnant tout ce qu'elles demandaient pour l'assistance des malades, et qu'il était en leur pouvoir d'accorder.

Dès le premier jour, les sœurs de la Congrégation leur envoyèrent les principales provisions dont elles avaient besoin ; cette charité fut imitée par plusieurs personnes généreuses.

Cependant le nombre des malades croissait toujours par l'arrivée de nouveaux émigrants. A la fin de juin on en comptait plus de 1100 ; les hôpitaux ne suffisaient plus pour les contenir, et la pluie, la boue, le vent, la difficulté des chemins, tout contribuait à rendre leur situation plus déplorable.

L'excès de leurs souffrances les jetait dans un état d'insouciance générale ; couchés jusqu'à quatre dans le même lit, ils ne se préoccupaient que de leur mal, et la mort de leurs compagnons les trouvait insensibles ; on en voyait reposer entre deux cadavres noirs, défigurés, infects, dont la seule vue donnait le frisson, sans que ce voisinage leur inspirât aucune horreur.

Ce qui navrait le cœur, c'était la vue de ce grand nombre d'enfants que la mort laissait orphelins. Chaque matin on les arrachait d'entre les bras de leurs mères expirantes, et parmi ces enfants, il y en avait de tout jeunes qu'il fallait détacher du sein maternel, cherchant la vie là où déjà régnait la mort. Les cadavres exposés au soleil, sur des planches, en attendant la sépulture, répandaient au loin l'infection, ou donnaient lieu à des scènes désolantes.

Un jour, un pauvre Irlandais, débarqué de la veille, arrive à la pointe Saint-Charles demandant sa femme qui l'avait précédé à Montréal. Personne ne peut lui en donner des nouvelles ; il parcourt, inquiet et désolé tous les *sheds* sans pouvoir la retrouver ; il arrive enfin au lieu où sont déposés les cadavres des décédés de la nuit ; il les examine un à un, il s'arrête enfin, il se jette à terre en poussant des cris lamentables, il se traîne auprès d'un de ces cadavres qu'il cou-

vre de ses baisers et de ses larmes. Il venait de retrouver celle qui avait été la compagne et la consolation de sa vie ; son désespoir n'avait plus de bornes, il fallut l'arracher de cette scène de douleurs.

Ces scènes se renouvelaient chaque jour, lorsqu'il fallait procéder à la sépulture des morts ; pères, mères, époux, épouses et enfants entouraient ces restes qui leur étaient si chers, s'opposant à leur départ et poussant des cris de désespoir qui arrachaient des larmes et fondaient l'âme. Les prêtres, les religieuses se mêlaient à ces scènes de désolation pour en tempérer l'amertume par quelques paroles de paix et de résignation.

Alors Montréal vit se renouveler les merveilles de charité qui ont fait la gloire de l'Eglise catholique dans tous les siècles, et dans tous les lieux où elle a joui de la liberté d'exercer son zèle. Tandis que les hommes qui se disent les ministres de l'Evangile du Christ fuyaient devant le fléau et se tenaient prudemment éloignés du foyer de la contagion, se conservant pour leurs femmes et leurs enfants, le clergé catholique, dont les malheureux sont la famille, donna aux émigrants son temps, ses peines, ses nuits, son ministère, et sa vie, leur rendant les services les plus vils et les plus rebutants. On vit alors l'évêque, à la tête de ses prêtres, remuer la paille infecte du lit des malades, laver leur linge, aller puiser à la rivière l'eau dont ils étaient altérés, par les nuits les plus sombres, sans être un instant arrêté par la pensée des mille dangers auxquels il s'exposait, et dont beaucoup ont été les héroïques victimes.

Les religieuses de l'hôpital-général ne pouvant plus suffire, il fallut appeler à leur secours les sœurs de la Providence, et cette assistance ne suffisant pas encore, il fallut ouvrir le cloître et appeler les religieuses de l'Hôtel-Dieu sur ce théâtre de misère et de mort.

Au commencement de juillet, vingt-trois sœurs de Charité étaient atteintes du fléau. La Congrégation leur offrit la résidence de l'île Saint-Paul, comme plus salubre que leur maison de Montréal, mais elles ne crurent pas devoir accepter. La ferme Gregory, qui était plus proche, fut mise plus tard par le séminaire à la disposition des convalescentes.

Quinze sœurs furent administrées dans un seul jour, le jour même de la fête de leur supérieure. La sœur Limoges mourut la première, et en moins de deux mois sept autres la suivirent. La sœur Limoges n'avait que vingt ans; pleine d'obéissance, d'une humeur toujours égale, elle était l'ange des pauvres, dont elle aimait à soulager la misère.

La sœur Primeau était encore novice; elle s'était distinguée par sa régularité, son humilité. On l'avait toujours trouvée prête à rendre aux malades les services les plus humiliants; elle mourut le sourire sur les lèvres.

Une autre, novice depuis seulement trois mois, la sœur Collins, remarquable par sa modestie, son esprit de recueillement, la promptitude de son obéissance, et pour qui un désir de la supérieure devenait un ordre, s'était portée avec ferveur au secours des émigrants; elle les pansait, elle les peignait, elle les exhortait à la patience; elle puisa la mort dans son ministère, et ses derniers exemples furent ceux d'une

admirable résignation au milieu des plus cruelles souffrances.

La sœur Marie comptait vingt-deux ans de profession. C'était compassion de la voir ; toujours trempée de pluie ou de sueur, cherchant la nourriture de ses malades, ou assise à leur chevet, soignant sans répugnance leurs ulcères et leurs plaies.

Encore une enfant de six mois de postulat, un modèle de régularité, la sœur Bruyère, que le désir de la perfection portait aux plus généreux sacrifices. On lisait sur son visage la simplicité et la candeur de son âme. Dieu se contenta de ses premiers sacrifices et l'appela à une vie meilleure.

A la fin de juin mourut la sœur Sainte-Croix, professe depuis dix ans, et depuis sept ans secrétaire de la communauté. C'était la règle vivante, et son recueillement inaltérable prêchait à toutes ses sœurs la continuelle présence de Dieu. Malgré une constitution faible et délicate, elle demanda à voler au secours des malades. Pendant un long mois elle fut une mère pour eux ; elle ne parlait que de ses chers malades, elle ne s'occupait que d'eux, elle embrassait ces pauvres femmes couvertes de haillons, de vermine et de boue ; elle fut frappée au milieu des pestiférés, et dans le plus fort de ses souffrances, elle ne les oublia pas. On l'entendait s'écrier : oh ! qu'ils sont malheureux !..... qu'ils sont misérables !..... que je les plains ! La supérieure lui ayant témoigné le désir, au nom de la vertu d'obéissance, de la voir demander sa guérison à saint Joseph, malgré son extrême répugnance, elle fit cette simple prière : " Saint

Joseph, rendez-moi la santé : " mais le fruit était mûr pour le ciel.

Une vénérable religieuse de quarante-six ans de profession fut la dernière victime du fléau ; elle était d'une admirable douceur, elle avait une prédilection pour la plus infirme de la maison. Son grand âge ne lui permettant pas d'aller aux *sheds*, elle prit la place de sœur Marie à la salle des vieillards, elle y soigna quelques malades du typhus. Ce fléau ne lui fit pas grâce, et l'emporta dans peu de jours ; le martyre de la charité couronna une longue vie de vertus.

Cette maison religieuse offrit pendant trois mois un spectacle bien désolant ; tous les exercices réguliers furent suspendus. Le service même des pauvres fut interrompu, tous les appartements étaient convertis en infirmeries. Pour les religieuses, les unes étaient occupées auprès des malades de la pointe Saint-Charles ; les autres clouées sur leur lit, par de cruelles souffrances, se voyaient abandonnées du dehors, tant on craignait en pénétrant dans leur maison, d'y trouver la contagion. Dans cette triste situation, M. Billaudèle s'efforça de leur faire oublier et leur abandon et leurs pertes. Vers la fin de juin, il accompagna le gouverneur-général et Lady Elgin qui voulurent aller témoigner en personne aux religieuses de l'hôpital-général l'admiration et la reconnaissance que leur inspirait leur courage et leur dévouement. Lui-même, il les visita souvent, parcourant toutes les salles, encourageant et consolant les pauvres, les malades et les sœurs infirmières. Il se reprochait d'avoir été comme la cause de la perte de tant de vies, et il s'accusait, les larmes aux

yeux, " d'avoir envoyé lui-même sept victimes à la mort."

Le coup était doublement sensible : car on même temps il avait à pleurer la mort de ses confrères.

M. Patrick Morgan avait succombé le 8 juillet c'était un homme de zèle et de charité.

Le 13, c'était le tour de M. Rémi Carof, homme d'une douceur, d'une simplicité charmantes. Un jour qu'il était à l'hôpital-général, faisant à la communauté la visite de bonne année, la supérieure et ses sœurs se mirent à genoux pour lui demander sa bénédiction ; mais l'homme de Dieu, se jugeant indigne de cet honneur, tomba lui-même à genoux, " c'est à vous de me bénir, dit-il à la supérieure ; " un pieux débat s'éleva où l'humilité du saint homme ne put être vaincue. " On se releva en riant, racontent les mémoires, et personne n'eut de bénédiction."

Le 15, M. Pierre Richard les suivait, il avait passé ses jours et ses nuits au milieu des pestiférés ; plus d'une fois il avait failli se noyer au milieu des ténèbres, en charriant l'eau qui leur était nécessaire, il reposait au milieu d'eux sans pouvoir se défendre de la vermine dont ils étaient couverts ; et lorsqu'on l'en avertissait, il la secouait en souriant : " Ce sont, disait-il, autant de porces pour le ciel." Un jour, accablé de fatigue, il rencontre une religieuse non moins harassée que lui : " Ma sœur, lui dit-il, croyez-vous que nous n'avons pas bien gagné quelques planches pour notre cercueil ? "

Huit jours après succombait M. John Richard. Il avait été, comme nous l'avons déjà dit, un des premiers à voler au secours des immigrants. En les voyant couchés sur des planches nues, il fit

demander de la paille aux commissaires. "Envoyez plutôt une charge d'or à ce saint prêtre," répondit un des employés.

"Peu importe, répondit un autre, M. Richard amasse des trésors pour un lieu où l'or et la paille sont la même chose."

Il avait réuni tous les orphelins du typhus et fait construire un *shed* à part pour les recevoir; il y fit porter des couchettes, travailla lui-même à remplir leurs paillasses, et quand ils furent installés, c'est au milieu de ces enfants qu'il se plaisait à réciter son bréviaire. A la nouvelle que plusieurs religieuses étaient malades, "tant mieux, s'écria-t-il dans un élan de foi, quelle bénédiction le ciel nous envoie!" Il la partagea bientôt lui-même, et mourut à l'âge de soixante ans.

Pour qui a connu M. Billaudèle, il est aisé de concevoir quelle peine il éprouva, en voyant succomber les plus zélés de ses confrères, tandis que d'autres atteints du même fléau disputaient à la mort un reste de vie prête à s'éteindre. Alors il se dévoua lui-même, malgré le peu de connaissance qu'il avait de l'anglais, il se rendit auprès des pestiférés, mais atteint de la contagion, il fut forcé d'aller demander, au fort de la montagne, un air plus pur et un peu de repos.

C'est dans ces circonstances affligeantes qu'arriva la mort tragique de M. Gottofrey. C'était un prêtre zélé pour le salut des jeunes personnes sans asile: il tomba du haut de la galerie de la résidence de Bonsecours, dans le temps où il y faisait faire des réparations. Cette mort, dans d'aussi tristes conjonctures, brisa le cœur du pauvre supérieur. Aucun confrère de la maison n'osait lui en porter la nouvelle; il fallut

que le R. P. Duranquet, ancien élève et enfant spirituel de M. Billau lèle à Clermont, se chargeât de la commission. Le bon père prenant les choses dans les pures vues de la foi et sur un ton plutôt gai que triste, dit à M. Billaudèle d'abord consterné et anéanti par la fatale annonce : "Eh ! Monsieur le Supérieur, ce n'est pas un jour de bataille qui est triste pour un militaire, au contraire, il n'est jamais plus fier et plus joyeux ; nous sommes, comme vous, sur la brèche, et nous sommes tous contents. "

" Vous avez raison," reprit M. Billaudèle, ranimé par ces paroles énergiques. Et plusieurs fois depuis il a déclaré que cette manière d'annonce était en effet la seule qui pût lui faire supporter un coup aussi douloureux.

Cependant l'état de M. Billaudèle s'aggrava et l'on dut l'administrer. Mais il plut à Dieu de le conserver encore ; son état de maladie se prolongea tout l'été, et il ne put descendre au séminaire et reprendre les affaires que l'automne suivant.

Puis eut lieu le départ de quelques-uns de ses confrères ; autre genre d'affliction : "j'aimerais mieux que l'on m'arrachât un membre, disait-il, que de voir quelqu'un quitter la compagnie. "

La coupe n'était pas épuisée. Vinrent ensuite la mort de M. Fay, la maladie de M. Antoine Pelissier, les désastres du grand incendie en 1852, qui dévora les trois quarts de Montréal, détruisit les églises et les écoles de deux faubourgs, et deux ans après la triste mort de M. Chanial, qui se noya au lac des Deux-Montagnes.

Une seule chose le soutenait parmi tant d'afflictions, son abandon à la divine Providence.

Un jour, qu'avec un de ses confrères il s'entretenait de ces temps d'épreuves, faisant ressortir la vertu des autres et s'oubliant lui-même : "Mais vous ne dites rien de vous, Monsieur le Supérieur, reprit le confrère, et cependant vous avez dû souffrir beaucoup. "

"C'est vrai, répondit-il, mais je savais que le bon Dieu fait tout pour le mieux, et j'ai fait en sorte de ne point me troubler. "

"Quoi ! Monsieur le Supérieur, vous pouviez dormir tranquillement ? "

"Et comment, mon ami, pourrions-nous ne pas reposer en paix, quand la Providence veille sur nous ! Croyez-moi, c'est un bon avis que je vous donne, quand il vous vient quelque affliction, parlez-en à Dieu ; et le soir, jetez toute peine sous votre oreiller, puis endormez-vous en paix ; autrement on ne pourrait vivre, on serait trop malheureux, et le bon Dieu ne nous a pas créés pour nous tourmenter. "

Et cependant ces épreuves cruelles et multipliées l'avaient brisé, il ne chantait plus comme autrefois, il devenait soucieux, il soupirait après le jour où il lui serait enfin permis de déposer un fardeau sous lequel il se pliait avec résignation, mais qu'il croyait au-dessus de ses forces.

XIII.

M. BILLAUDÈLE SE DÉMET DE SA CHARGE DE SUPÉRIEUR.

Le 21 avril 1856 fut pour M. Billaudèle un des plus beaux jours de sa vie, celui de sa "bénédiction," comme il le disait en riant; ce jour il déposa gaiement le fardeau de la supériorité, fit "sa descente de croix," et fut rendu à cette vie de recueillement, de prière et de ministère purement apostolique, dans laquelle seule il se trouvait heureux. Rentré dans la foule de ses confrères "dans le commun des confesseurs," il ne s'en distingua plus que par son humilité et sa régularité. "Entre tous mes confrères, disait de lui, plus tard, défunt M. Granet, son successeur dans la supériorité, je n'en ai pas de plus humble et de plus obéissant, que celui que j'ai appelé pendant dix ans mon supérieur."

M. Billaudèle était, en effet, un strict observateur de la règle. Il disait quelquefois sur ses vieux jours: "Pour moi, je crois que ce que je puis faire de mieux à l'âge où je suis arrivé, c'est de donner aux autres, autant que je pourrai, le bon exemple."

On le voyait donc fidèle à assister à tous les exercices de la communauté. Tant qu'il put traîner son corps appesanti par les années, et brisé par le travail, il était le premier rendu à l'oraison du matin. Chargé parfois comme

vice-supérieur de remplacer le supérieur absent, jamais, malgré ses nombreuses occupations, on ne le vit se dispenser d'être présent au plus court de tous les exercices, l'examen qui précède le dîner. Le soir, vers la fin de la récréation, c'était plaisir de le voir préparer le livre de la prière et le sujet d'oraison, marquer soigneusement la page, se tenir en attente près de la table, afin de commencer au premier coup de l'horloge.

Il portait si loin cet amour de la règle qu'il avait l'habitude de dire, " que pour l'observer il fallait suspendre toute autre occupation : " et il y était fidèle.

Un soir, sortant de souper, il prit par le bras un de ses plus jeunes confrères, et de ce ton aimable que tous lui ont connu : " Savez-vous où j'en suis de mon bréviaire ?

— Mais non, Monsieur le Supérieur. (Quoiqu'il ne fût plus supérieur depuis plus de douze ans, on n'avait pas discontinué de lui donner ce titre.)

— J'étais près de terminer quand le souper a sonné !

— Et vous ne l'avez pas achevé ? Vous auriez pu le faire, et le plus ancien, d'après l'usage, aurait fait la bénédiction de la table. — Mon cher, vous savez bien que je remplace le supérieur ; vous savez bien que je dois donner le bon exemple. A Saint-Sulpice, les supérieurs marchent toujours les premiers : je terminerai la récitation de mon bréviaire après la prière. Pensez-vous que j'aie mal fait ? J'ai quitté le bon Dieu pour le bon Dieu."

Les voyages même n'étaient pas pour lui un prétexte de s'affranchir de cette observance des règles. " Dans toutes les visites que M. Bil-

laudèle nous a faites, dit à ce sujet M. le supérieur du collège de l'Assomption, il nous a toujours donné, malgré son grand âge et ses infirmités, l'exemple de la plus belle régularité. Tous ses exercices, quand il était chez nous, étaient réglés comme au séminaire, et il s'en acquittait avec la plus parfaite exactitude."

M. Billaudèle n'édifia pas seulement par son amour de la règle, il donna aussi la leçon du travail jusqu'à la veille de sa mort. Il eût pu jouir du privilège accordé par la compagnie de Saint-Sulpice à un supérieur démissionnaire, et demeurer dans une des maisons ouvertes par la compagnie aux confrères âgés et en retraite, pour y goûter un repos bien mérité; il ne voulut point user de ce privilège; il continua à travailler; et cette époque fut une des plus laborieuses de sa vie. Il fut presque constamment appliqué au travail de la prédication, et surtout à celui des retraites, travail pénible en lui-même, mais qui pour lui avait tant d'attrait, que lorsqu'il se sentait fatigué, la seule pensée d'une retraite à prêcher doublait ses forces et semblait le rajeunir.

Il en a dirigé un nombre prodigieux dans le diocèse de Montréal et dans les diocèses voisins; car on le demandait de tous côtés; et partout et toujours son ministère était accompagné des bénédictions du ciel. Jamais il ne se refusa aux désirs de NN. SS. les évêques, pour les retraites pastorales, ni aux communautés, ni aux associations ou catéchismes de la paroisse, ni à aucune des maisons d'éducation de la province; collèges, pensionnats, écoles, l'entendirent, chaque année, leur prêcher, et on sait avec quelle force, les grandes vérités de l'éternité.

C'était chose merveilleuse de voir comment, dans tant de retraites, il était toujours nouveau, et ne se répétait jamais. Doué d'une grande richesse d'imagination, d'une mémoire surprenante, mais surtout continuellement retrempé dans l'oraison et la lecture assidue des auteurs ascétiques, il tirait de son cœur comme d'une source inépuisable, des mouvements puissants et pathétiques, des développements neufs, des conceptions entières qui captivaient les esprits et pénétraient les âmes. Les saintes Écritures lui étant si familières, il en commentait les passages avec un rare bonheur; on ne se lassait pas d'admirer les heureuses applications qu'il en faisait.

En toutes ses allocutions, sous quelque forme qu'elles fussent, il s'appliquait surtout à développer dans les âmes la confiance en Dieu et l'abandon aveugle à la divine Providence; ses sujets favoris étaient la bonté inépuisable du cœur de Jésus, son amour pour les pécheurs, son infinie miséricorde, les tendresses du cœur de Marie etc., etc.

Il excellait surtout lorsque commentant les psaumes de David, il développait avec la richesse de pensées et d'expressions qui lui était ordinaire, ceux qui inspirent une plus haute idée de la vie religieuse: le *Dominus regit me*, le *Qui habitat in adjutorio Altissimi*, l'*Ecce quàm bonum*. Ce dernier texte un jour, à la congrégation de Notre-Dame, donna lieu à une longue et si belle exhortation, qu'elle laissa toutes les religieuses dans le ravissement et toutes pénétrées de reconnaissance pour le bienfait de leur vocation.

La manière dont il procédait au collège de

l'Assomption peut donner une idée de la bonté avec laquelle il agissait avec les enfants, de la reconnaissance et de la confiance avec laquelle il était partout accueilli, et du bien qu'il produisait sur son passage.

“ Le grand-vicaire Billaudèle, nous écrivait M. le supérieur du collège, paraissait affectionner notre maison d'une manière toute particulière. Il aimait ici à se dire *chez lui*, il y était réellement, car nous l'avions tous en grande estime, nous le vénérions comme un père. Il a prêché cinq retraites générales à nos élèves, et toujours avec le plus grand fruit.

“ Pendant douze années consécutives, il a dirigé la retraite de ceux de nos élèves qui, avant de terminer leur cours, voulaient se décider sur leur vocation ; c'était pendant le mois de mai, et ces jours étaient pour nous des jours de fête. Il fallait entendre nos élèves parler longtemps à l'avance de cette visite qui faisait époque dans leur année scolaire, et lorsqu'il arrivait, comme ils saluaient avec bonheur le *bon père Billaudèle*.”

M. Billaudèle tenait lui-même beaucoup à diriger cette retraite. “ Cette besogne m'appartient, avait-il l'habitude de dire d'un ton de *paternité*, qui lui était particulier, c'est pour moi un droit acquis, un droit de propriété ; car c'est moi qui ai eu le bonheur d'établir cette coutume chez vous.”

“ Tout en dirigeant nos élèves dans l'examen de leur vocation, M. Billaudèle trouvait en cela un vrai délassement au milieu de ses *chers enfants de l'Assomption*, comme il nous a dit souvent lui-même. La sagesse de ses conseils et des décisions qu'il prononçait a été prouvée par

l'expérience. Pendant ces douze années il a dirigé plus de cinquante sujets vers l'état ecclésiastique, qui, à l'exception de trois ou quatre, ont tous persévéré, et sont aujourd'hui des prêtres pleins de zèle, lesquels n'oublieront jamais le prêtre vénéré qui, le premier, leur ouvrit la porte du sanctuaire.

“ Ses visites régulièrement répétées, pendant un si grand nombre d'années, avaient familiarisé M. Billaudèle avec tout le personnel de cette maison, à laquelle il portait le plus vif intérêt; il connaissait intimement bon nombre d'élèves qu'il nommait par leur nom de baptême, lorsqu'il les rencontrait, ou lorsqu'il s'informait d'eux.

A la fin de chaque retraite, il avait coutume de venir voir les élèves à la salle des récréations. Alors on faisait cercle autour de lui, les plus petits tout près du *père*: et lui, oubliant son âge, ses infirmités, se faisant enfant avec les enfants, les égayait par ces anecdotes et ces chansons enfantines que nous n'avons point oubliées; aujourd'hui encore, dans nos petites fêtes de famille, nos élèves aiment à raconter les *histoires* et à répéter les *chansons* du *grand-père*. Ces détails sont peu de chose pour d'autres, sans doute, mais pour nous, ils sont bien précieux, parce qu'ils sont autant de souvenirs de *l'ami dévoué* et du *père vénéré* que nous avons perdu.”

Tout en se faisant enfant pour égayer l'enfance, M. Billaudèle se gardait bien d'oublier ce qu'il devait à son caractère; il ne perdait jamais de vue sa mission sacerdotale, l'obligation d'édifier; et ses visites comme sa conversation devenaient une véritable prédication. Plusieurs des faits que nous avons rapportés

dans cette notice le prouvent ; bien d'autres encore peuvent être racontés, comme témoignage de ce que nous avançons.

“ La conversation de M. Billaudèle, dans les visites qu'il avait occasion de nous faire, écrivait il y a quelques mois la révérende mère supérieure de la congrégation de Notre-Dame, tendait toujours à Dieu. Du plus petit incident, il tirait une leçon de vertu, une instruction salutaire ; ses histoires, qu'il racontait avec tant de simplicité et d'amabilité, étaient empreintes du même cachet. Il narrait avec une facilité admirable, donnait un tel intérêt au moindre événement qu'il nous y faisait assister, puis il concluait toujours par une pensée de foi et de piété.

“ C'était surtout dans ses visites à l'infirmerie qu'il se montrait plein de foi et de charité. Il se faisait souffrant avec nos sœurs malades, leur parlait avec tant d'onction du bonheur des croix, des récompenses promises à la douleur, que ces chères sœurs éprouvaient un véritable soulagement à l'entendre.

“ Ce bon père prenait aussi plaisir à nous faire partager ses joies et ses consolations. Plusieurs fois il nous donna lecture de quelques-unes des lettres de son frère le chartreux, toujours embaumées d'un parfum de piété : avec quel bonheur il rendait les saintes impressions que faisait naître dans son âme la parole embrasée du fervent religieux ; et en cela, nous le sentions, le bon père n'avait en vue que de nous exciter à une plus grande ferveur. A l'entendre aussi nous raconter avec la candeur de l'enfance les œuvres qu'il avait faites, nous comprenions que le zèle de Dieu avait entière-

ment occupé cette âme, et y avait comme éteint l'amour-propre. Nous admirions une disposition si parfaite, partage uniquement des saints, qui ne voient que Dieu en tout.

“Je dois ajouter que si ce vénérable père nous parlait de ses joies, il garda toujours un silence absolu sur toutes les difficultés, sur tous les embarras qu'il a rencontrés, dans les situations pénibles où il s'est trouvé. Il n'avait que du bien à dire de tous; tous les ordres religieux avaient son estime, et on ne trouvait sur ses lèvres à leur égard que des paroles d'éloge et de respect.”

Cette charité, cette discrétion avaient leur source dans l'humilité de son âme, dans le recueillement et l'esprit de dévotion et de prière dont il nous a laissé de si beaux exemples. Estimant beaucoup les autres et s'estimant peu lui-même, il n'éprouvait aucune peine à rendre justice au mérite d'autrui, non plus qu'à rappeler ce que l'orgueilleux cache avec grand soin l'humble origine de sa famille et la médiocrité, de sa naissance.

XIV.

VERTUS ET DÉVOTIONS PARTICULIÈRES DE M. BILLAUDÈLE.

L'esprit de recueillement qui ne le quittait jamais, le rendait attentif à toutes ses paroles et vigilant sur tous les mouvements de son cœur. Pour entretenir plus parfaitement cette disposition, il tâcha toujours d'avoir le moins possible de relations avec le monde extérieur, et se borna à celles dont sa position et son ministère lui faisaient un devoir indispensable. Aussi, dans la vue d'éviter la distraction et les pertes de temps, rendit-il de plus en plus rares les correspondances même les plus légitimes : sa famille s'est plainte quelquefois de la rareté de ses lettres : ses amis lui en ont fait plusieurs fois le reproche. Et cependant personne n'eut pu avoir une correspondance plus étendue et plus flatteuse ; car tous ceux qui le connaissaient l'aimaient, s'attachaient à lui, et tenaient à être conservés dans son souvenir. Évêques, prêtres, parents et amis pas un ne l'a oublié ; et tous regrettaient d'être privés de ses conseils et de voir cesser des relations que souvent ils persistaient à continuer de leur côté, malgré son silence.

Cette habitude du recueillement entretenait en lui l'esprit de prière, qu'il eut toujours à un haut degré et qu'il faisait paraître surtout dans la récitation du saint office et à l'autel, dans la célébration des saints mystères.

La récitation du bréviaire lui prenait un temps considérable, et devenait habituellement pour lui une vraie méditation, que l'intelligence étendue qu'il avait des divines Écritures lui rendait facile, en lui fournissant une abondance extrême de pieux sentiments qu'il savourait à loisir.

Son recueillement dans la prière aurait pu faire croire qu'il avait oublié la terre et qu'il ne pensait plus qu'au ciel. Lorsqu'il récitait le saint office au jardin du séminaire, ou dans les corridors, on pouvait passer et repasser auprès de lui sans qu'il s'en aperçût; et lorsqu'il se préparait à dire la sainte messe, si quelqu'un venait pour lui parler, à la surprise qu'il éprouvait, à la première parole qu'on lui adressait, on pouvait s'apercevoir qu'on l'avait arraché à une forte pensée et comme distrait d'une sorte d'extase.

Comme il était beau à l'autel, soit qu'il se frappât la poitrine avec un sentiment profond d'humilité, soit que lisant le texte sacré, il fît paraître le respect dont il était pénétré pour la parole divine, soit que levant ses mains suppliantes au ciel, il appelât avec ferveur l'assistance et la bénédiction de Dieu sur le peuple! Qu'il était beau surtout, au jour des grandes solennités, ce vieillard couronné de cheveux blancs, à la taille majestueuse, à la voix pure et sonore, tendre et pleine de puissance, entonnant l'hymne des anges, ou le chant si solennel de la Préface, qui ouvre la partie la plus auguste du sacrifice, et qu'on ne se lasse jamais d'entendre. Aux jours des grandes tristesses de l'Église, lorsqu'il chantait les douleurs du Fils de Dieu, il s'identifiait tellement avec la per-

sonne du Sauveur qu'il représentait, que ses accents allaient au cœur, attendrissaient et faisaient verser des larmes.

Comme tous les hommes de Dieu, M. Billaudèle avait ses dévotions particulières. Après la divine Eucharistie, après les sacrés Cœurs de Jésus et de la très sainte Vierge, les objets privilégiés de son culte étaient la sainte Famille et saint Joseph. Il parlait de ce saint dans chaque retraite qu'il donnait; il avait même composé, en son honneur, une courte prière, qu'il récitait tout haut à la fin de chaque instruction. Dans les derniers exercices spirituels qu'il donna à la congrégation de Notre-Dame, il témoigna qu'il voulait consacrer les dernières années de sa vie, à faire connaître et honorer saint Joseph, qu'il voulait aussi avoir recours spécialement à sainte Anne et à saint Joachim pour obtenir une bonne mort, ajoutant pour raison, "que l'heure décisive n'était pas éloignée pour lui."

" Dans tous ses entretiens, écrivait M. le supérieur de l'Assomption, il aimait à inculquer à la jeunesse la dévotion aux cœurs de Jésus et de Marie. Il était beau d'entendre ce saint vieillard parler sur ce sujet avec toute l'effusion de sa belle âme. Un jour, dans un de ces épanchements que je n'oublierai jamais, il nous dit en nous faisant ses adieux: "Savez-vous pourquoi j'aime tant le collège de l'Assomption?... je vais vous le dire, c'est qu'ici je rencontre partout les portraits de mon père et de ma mère. Nous le regardions avec surprise cherchant à deviner sa pensée, et lui souriant:—Oui, continua-t-il, vous avez ici dans toutes vos salles les images du cœur de Jésus et du cœur de Marie; ce sont

les portraits de mon Père et de ma Mère; ne soyez donc pas surpris que j'aime tant votre collège, vous m'avez pris par le cœur."

De cette dévotion était née cette confiance sans bornes qu'il avait dans la bonté de Dieu, et qui l'a fait appeler le *Prédicateur des miséricordes divines*.

Nous avons dit comment cette disposition était devenue dominante dans son âme, nous avons signalé plusieurs exemples: Voici un trait qui y a quelque rapport.

" Quelques semaines avant sa mort, j'eus occasion de le voir, raconte un de ses confrères, et dans la conversation je prononçai le mot de testament. Oh! pour cela, me dit-il avec une certaine vivacité, mon grand bonheur c'est de mourir sans être obligé d'en faire. On fera bien tout ce qu'on voudra de ce que je laisserai après moi: d'ailleurs, je laisse si peu de chose que ce n'est rien. Connaissez-vous M. X***? Savez-vous qu'il est venu me voir ce matin pour me parler de son testament? Il n'y a que huit jours qu'il l'a écrit, et il a été obligé de le changer ce matin. S'il vit encore dix ans et qu'il ait, tous les huit jours, quelque chose à y changer, il écrira un volume de testaments. C'est bien là ce qui s'appelle se mettre pour rien la tête en quatre. Moi, je suis bien plus heureux; je ne veux point perdre mon temps à faire et à défaire des testaments.

Mais, Monsieur le Supérieur, repris-je alors, il serait cependant bon que vous fissiez un testament ou que du moins vous indiquassiez votre volonté; pour ma part, si vous vouliez me donner quelque souvenir, vous me feriez grand plaisir.

Alors, jetant sur moi un regard pénétrant

qui indiquait une certaine peine de m'entendre ainsi parler : "Tiens, me dit-il, vous aussi, vous allez me parler de testament ! Ah ! il y a longtemps que j'ai pris la résolution de n'en point faire. Quand mon père mourut, quelques années après mon arrivée à Montréal, mes frères m'écrivirent pour me dire qu'ils avaient fait le partage du petit héritage qu'il nous laissait, et que j'avais ma part comme eux. Ce n'était pas un grand héritage, mais tout de même je ne savais qu'en faire. Je me demandais s'il fallait employer mon petit revenu en bonnes œuvres ou le laisser à ma famille. Plus je réfléchissais et plus je me brouillais dans mes calculs. Bientôt vint le moment où j'y pensais le jour, où j'y songeais la nuit. Je me décidai alors à demander conseil ; je contai toute mon affaire à M. Quiblier. Ce bon supérieur, que vous n'avez pas connu, riait en voyant mon embarras. Quand j'eus fini, il me dit : "Mais, Monsieur Billaudèle, vous voyez qu'ici vous n'avez besoin de rien ; pour les bonnes œuvres, nous avons de quoi suffire pour le moment aux besoins de la paroisse. Croyez-moi donc, écrivez à vos frères de se distribuer votre part. "Mais, Monsieur le Supérieur, dis-je alors, ce que vous me dites là est bien vrai ; je n'y avais pas pensé."

"A partir de ce moment tous mes embarras se dissipèrent : je fus dans une paix complète ; j'écrivis de suite à mes frères, et depuis je n'ai plus entendu parler d'héritage. Et vous croyez aujourd'hui que je vais faire un testament ! !"

Je n'avais rien à répondre à une telle argumentation. Alors il poursuivit lui-même : "Croyez-vous par hasard que c'est pour cela que je suis venu de si loin ? Eh ! ne savez-vous

pas ce que le bon Dieu promet autrefois à Abraham quand il lui dit : *Egrederere de terrâ tuâ, et de cognatione tuâ*, sors de ton pays, quitte ta famille, et je te donnerai une récompense : mais quelle récompense ? *Ego ero protector tuus, et merces tua magna nimis* : je te donnerai d'abord ma protection ; mais la protection la plus forte, la protection d'un Dieu. — Et après que te donnerai-je encore ? — une récompense, — mais encore une fois quelle récompense ? *Magna nimis, une récompense magnifique*, — la récompense d'un Dieu. Que voulez-vous que je désire de mieux ? Dieu est notre protecteur, ceci regarde toute la vie présente ; dans le ciel on n'a plus besoin de protection. Croyez-vous que je vais m'occuper après cela des affaires du monde ? Croyez-vous que je vais m'occuper de mon testament ? Et pour la vie future, dois-je penser à autre chose qu'à la grande récompense que le bon Dieu nous a promise ? *merces tua Ego*. Entendez bien, c'est le bon Dieu lui-même, *Ego* ; ce n'est pas un autre. Est-ce que vous pensez que j'ai peur de mourir ? Le bon Dieu n'est-il pas mon Sauveur ? *Ego Salvator tuus*. S'il a voulu se faire notre Sauveur, n'est-ce pas pour tout le temps de la vie ? Il y en a qui pensent toujours à la justice de Dieu, moi je ne pense jamais qu'à sa bonté et à sa miséricorde."

Tel a été M. Billaudèle ; un de ces types anciens que l'on ne rencontre presque plus aujourd'hui ; plein de foi, de simplicité et de prudence, d'un caractère et d'une conversation propres à attirer tout le monde. Il a été dit de lui " qu'il avait un cœur tendre comme celui d'une mère et vaste comme la mer. " Les enfants les vieillards, les maisons d'éducation, les

confréries, les communautés religieuses, qu'il avait évangélisés, les familles que son ministère l'obligeait de visiter, les prêtres qu'il avait formés ou connus, les évêques avec lesquels il était entré en rapport; enfin toutes les classes de la société avec lesquelles il avait eu quelques relations un peu suivies, éprouvèrent pour lui un attrait irrésistible, et lui, de son côté, conserva pour tous une place distinguée dans son cœur : et soit dans les sentiments qu'il leur vouait, soit dans le retour que ces sentiments provoquaient, il ne pouvait y avoir entre un prêtre et les personnes avec lesquelles il se trouvait lié, des rapports à la fois ni plus empreints d'affection et de respect, ni plus charmants ou plus édifiants.



XV.

DERNIERS JOURS DE M. BILLAUDÈLE.

Depuis plusieurs années M. Billaudèle s'en allait déclinant. La maladie qui l'enleva datait de près de trente années et avait commencé par une luxation à la cheville du pied droit, mal qui devint incurable, et le fit boîter tout le reste de sa vie. A cette infirmité vinrent se joindre les rhumatismes, des varices, des plaies et des ulcères qui amenèrent à la longue les révolutions d'humeurs et la décomposition qui ont enfin appelé la mort.

Il demeura confiné à l'infirmerie du séminaire, presque toute l'année qu'il vécut encore. Il ne témoigna aucun chagrin de cet isolement et n'en parut pas même contrarié. Jusqu'à la fin, il conserva et son aimable douceur et sa parfaite gaieté. Il donnait la majeure partie de son temps à la prière, à la méditation, à la lecture des livres spirituels; il en consacrait le reste aux devoirs de la charité, accueillant avec bonté les personnes qui le visitaient, les entretenant d'une façon à la fois agréable et pieuse. Et comme il avait conservé sa voix fraîche et sonore, il récréait sa solitude par le chant de psaumes, d'hymnes et de pieux cantiques.

Il trompait de la même manière l'ennui et les souffrances de ses longues insomnies. " Voyez-vous, disait-il un jour là-dessus, à quelques-uns de ses confrères qui étaient venus lui faire visite

et parmi lesquels se trouvait M. le supérieur, j'ai été accoutumé à chanter ainsi, dès ma plus tendre enfance, et je trouve dans ces chants une nourriture délicieuse pour mon imagination, mon esprit et mon cœur ;" puis il ajouta par délicatesse de conscience et par esprit d'obéissance : " je chante d'un ton à n'être entendu de personne hors de l'infirmerie : " Voyez-vous, Monsieur le Supérieur, quelque difficulté à ce que je continue ?—Bien au contraire, repartit M. le supérieur, nous sommes tous charmés de vous voir vous délasser dans une si sainte occupation." Il n'en fallut pas davantage pour l'encourager, et il ajouta aussitôt d'un ton pénétré de reconnaissance : " Je suis heureux que Dieu jusqu'ici m'ait conservé toute ma voix, et je veux mourir en chantant."

Il a répété la même chose plusieurs fois ; et il a tenu parole.

Une circonstance fort édifiante de sa maladie fut la veille de la Saint-Pierre, où tous les confrères de la maison vinrent, pour la dernière fois, lui souhaiter sa fête. Laissons parler un témoin oculaire.

" Après le dîner, tous les confrères, venus en grand nombre de nos différentes résidences, s'unirent à ceux du séminaire, et nous nous rendîmes à l'infirmerie, où se trouvait notre vénérable malade. Là, M. le supérieur prit la parole et exprima les vœux que formait la communauté pour le rétablissement d'une santé qui nous était à tous si chère ; il rappela le temps de la supériorité de M. Billaudèle, les obligations que nous lui avions tous, et la reconnaissance à laquelle nous étions engagés vis-à-vis de lui. Pendant ce temps, le malade écoutait les

yeux baissés ; il nous semblait à tous un de ces patriarches qui, après avoir accompli leur course terrestre, se voyant sur le point de quitter cette vie, rassemblaient autour d'eux tous leurs enfants pour leur donner leurs derniers conseils et leur dernière bénédiction. Quand M. le supérieur eut terminé, le vénérable vieillard, quoique très faible, voulut absolument se lever, et ayant *pris position*, (comme il le dit alors agréablement), il parla à peu près dans ces termes : " Monsieur le Supérieur, Messieurs et très chers confrères, je suis profondément touché de l'intérêt que vous voulez bien me témoigner encore, dans cette circonstance, comme aussi d'être venus tous, ou à peu près tous pour cela auprès de moi aujourd'hui. C'est pour me souhaiter ma fête ; et il est bien probable que c'est pour la dernière fois. En effet, je puis bien dire ici en empruntant les paroles de mon saint patron : "*Certus sum quia velox est depositio tabernaculi mei*¹," j'ai donc à songer, tout de bon, à me préparer pour mon dernier passage. Pour cela j'ai une grâce à vous demander ; et, puisque vous avez eu la bonté de me promettre de prier encore pour moi, je vous conjurerais de vouloir demander demain à mon saint patron de m'obtenir, comme il l'a eu pour lui-même, à un si haut degré, le don des larmes. Il y a surtout trois sortes de larmes que je vous prierais de vouloir lui demander pour moi : la larme de sa pénitence ; la larme de son amour, et la larme de sa confiance."

Nous ne pouvons rappeler ici les touchants

1. Je sais que je ne tarderai pas à laisser ma dépouille mortelle. (1. Petr. c. 1. v. 14.)

développements qu'il donna sur chacune de ces pensées ; il ne nous souvient que d'un trait sur la confiance.

" Comme elle éclate, dit-il, dans la conduite de ce saint apôtre, qui court avec tant d'empressement au tombeau du divin Maître, si peu de temps après sa faute. Il ne lui vient même pas en pensée qu'il n'ait pas déjà eu son pardon : il court à son bon Maître, comme s'il ne l'avait jamais offensé," etc., etc.

Chacun de ses autres développements fut dans le même genre. Puis il ajouta encore quelques autres paroles :

" Maintenant, dit-il, vous le savez bien comme moi, nous avons besoin, plus que jamais du secours de Dieu. Il veut que nous soyons éprouvés. Il faut l'en remercier, puisque par son infinie bonté, ni les embarras, ni les difficultés, ne nous ont empêché jusqu'ici d'avoir fait notre devoir et d'avoir accompli notre mission dans ce pays. Pour moi, je le remercie de m'avoir envoyé ici ; je suis content d'y avoir vécu et content d'y mourir. Dieu veut que la compagnie reste à Montréal et continue à y faire le bien."

Enfin, après nous avoir entretenus pendant environ dix minutes, il nous laissa tous ravis et embaumés d'édification, en même temps qu'étonnés de voir en lui en ce moment, encore tant d'à-propos, et un usage si libre et si parfait de toutes ses facultés.

M. le supérieur lui ayant alors demandé de vouloir bien encore donner, comme autrefois, sa bénédiction à toute la communauté, nous nous jetâmes tous à genoux, la plupart pleurant, et le vénérable vieillard élevant sa main tremblante nous bénit tous avec effusion de cœur.

Depuis ce moment jusqu'à celui de sa mort, c'est-à-dire pendant environ trois mois encore, M. Billaudèle ne fit plus que s'affaiblir, parfois cependant il y avait quelques jours de répit dans sa maladie, une sorte de mieux même, et alors il en profitait pour faire en voiture quelque courte promenade. Une fois il témoigna le désir d'être transporté à la suite de la communauté, ce jour-là en congé au séminaire de la montagne. Ce lieu devait être cher à plus d'un titre à M. Billaudèle. C'est là qu'il avait tant de fois conduit ses ecclésiastiques quand il était directeur du grand séminaire; là qu'il avait tant de fois vu se presser autour de lui les écoliers du collège de Montréal; là qu'il avait passé tant de fois de douces heures, avec ses confrères aux jours de congé pendant la belle saison. Il fut donc encore une fois à la montagne, mais c'était comme pour lui dire adieu; il ne devait en effet plus y remonter.

Un autre objet préoccupait les esprits au sujet de M. Billaudèle. Cette année était celle de son cinquantième anniversaire de prêtrise; c'était au mois de novembre de cette année que devait tomber cette date. M. Billaudèle irait-il jusqu'à ce jour-là, aurait-il la consolation de célébrer cette fête, aurait-on la consolation de le voir officier ce jour-là? Avec quel plaisir il l'eût fait, quelle solennité eût accompagné cette célébration, quand tout ce qu'il avait formé d'élèves du sanctuaire depuis plus de trente ans, tous les supérieurs de maisons d'éducation de la province, chez qui il avait été prêcher des retraites, se fussent sans doute fait un bonheur de se réunir autour de lui! Chacun le désirait; on l'en avait quelquefois entretenu

lui-même et son grand esprit de religion lui faisant honorer en lui-même ce divin caractère de sacerdoce, il eût volontiers accepté ces honneurs rendus, non à sa personne, mais à l'éminente dignité dont il était revêtu. On peut croire que celui qui avait toujours eu un tel attrait pour tout ce qui touche à l'ordre ecclésiastique à l'exclusion de tout autre, qu'on eût volontiers dit de lui, qu'il était né prêtre, en ayant reçu l'esprit pour ainsi dire dès le berceau, on peut croire, disons-nous, qu'il se fût volontiers prêté à tout ce qui eût pu honorer dans cette circonstance le divin sacerdoce en sa personne. Mais Dieu en avait décidé autrement ; et à mesure qu'approchait cette époque, les forces du vénérable malade allaient déclinant de plus en plus : il avait même été contraint de s'interdire la célébration quotidienne des saints mystères. Il n'a jamais déclaré que nous sachions, la peine qu'avait dû causer à sa piété une semblable privation, mais on peut s'en faire une idée, parce qu'on lui avait entendu dire quelquefois à ce sujet que si par extraordinaire, il lui arrivait quelquefois de ne pouvoir dire la sainte messe le matin, comme par voyage ou autre empêchement, il sentait un vide et un malaise dans la journée dont rien ne pouvait le consoler.

Le pieux vieillard se dédommageait de cette privation en assistant, tous les jours, au saint sacrifice célébré par quelque confrère, dans la chapelle intérieure du séminaire contiguë à l'infirmerie ; et il y communiait aussi tous les jours. Il passait alors de longs moments en prières, tant avant qu'après sa communion ; on respectait son silence, et une bonne partie de la ma-

tinée se passait pour lui dans cette occupation sainte.

Aux jours des solennités qui pouvaient se rencontrer tant dans la semaine qu'aux dimanches, ou aux différentes fêtes des saints, pour lesquels il avait une dévotion particulière, son esprit s'attachait comme de lui-même à suivre l'objet de la solennité, le mystère du jour, les vertus du saint ou les traits principaux et les plus édifiants de sa vie ; et même alors qu'il ne put plus dire l'office divin régulièrement, comme il le savait à peu près tout par cœur, il récitait des parties entières tant du bréviaire que de la messe. Aussi quand on allait lui rendre visite, on était sûr d'avance de l'objet sur lequel roulerait la conversation. Sans affectation, mais par la pente irrésistible de l'attrait qui dominait son âme, tout venait bientôt à tourner de ce côté.

Quelquefois des confrères s'entretenaient entre eux auprès de lui, ou essayaient de l'entretenir lui-même de sujets différents ; il s'y prêtait du mieux qu'il pouvait, adressait quelques questions, faisait quelques réponses assez courtes ; mais sur une foule de sujets, touchant soit aux affaires du temps, soit surtout à la politique, on voyait de suite que sa science était à bout, un oui... un non... quelques monosyllabes, c'était tout ce qu'on pouvait avoir de lui. En revanche, qu'on glissât quelque mot de ce qui allait mieux à son âme, c'était comme l'étincelle tombant sur la matière inflammable ; aussitôt on le voyait se ranimer, et rentrant dans son domaine il devenait éloquent et inépuisable. On n'avait plus à s'inquiéter d'alimenter la conversation ; seul, il en faisait tous les frais ; il ne restait plus

qu'à écouter. On le voyait lui-même, heureux de vous communiquer ses sentiments et ses pensées, s'animer en parlant; son visage, son geste, toute sa personne reprendre une vigueur nouvelle; et ces heureuses diversions aux incommodités de la maladie avaient souvent sur son état physique de surprenants résultats. On l'a entendu, dans ses derniers mois, à l'époque de la retraite annuelle de la congrégation Notre-Dame qu'il avait prêchée tant de fois, dire qu'il ne renoncerait pas à la prêcher encore cette année là, et que si M. le supérieur voulait y consentir il croyait que ce serait ce qui achèverait de le remettre. Et la vérité est qu'ayant éprouvé vers ce temps-là un certain mieux qui se soutint pendant quelques jours, on fut sur le point de lui permettre de réaliser ce vœu.

Cependant dans ces alternatives de mieux et de pire, les forces s'en allaient, et à l'arrivée de l'automne on put prévoir une fin assez prochaine. Vers ce temps, M. Billaudèle fut réduit à l'impossibilité de se traîner, même par l'intérieur du séminaire, jusqu'à l'église. Ses grandes incommodités l'obligeant à demeurer habituellement sur son fauteuil, il n'eût pu convenablement se placer dans le lieu saint. Lui, dont la tenue dans le sanctuaire, quand il était revêtu du surplis, paraissait constamment celle d'un ange en adoration, n'eût jamais consenti à se trouver dans l'église autrement qu'avec cet extérieur, qu'il regardait comme l'accompagnement obligé du prêtre dans la maison de Dieu; et il aimait mieux se priver d'en approcher que d'y paraître autrement. En effet, on ne se souvient guère d'avoir vu M. Billaudèle à l'église, sans l'habit de chœur et en simple soutane; pri-

vé donc de l'approche du temple, il y suppléait par le recueillement intérieur, et par la pratique habituelle de l'oraison.

C'était de ce côté que l'avaient incliné la plupart des lectures qu'il avait faites pendant toute sa vie ; ne pouvant plus s'y livrer, et réduit à faire appel à ses souvenirs, tout ce qu'une heureuse mémoire pouvait lui fournir de réflexions pieuses puisées dans les auteurs ascétiques, qu'il avait presque tous lus, se représentait à lui. Saint François de Sales, les opuscules de Bollarmín, les différents commentaires sur l'écriture sainte et particulièrement sur les psaumes de David, les vies des saints qu'il savait presque par cœur, les sermonnaires et particulièrement les discours de Bossuet pour les principales fêtes de l'année, les études qu'il avait faites autrefois des Pères de l'église et spécialement de saint Chrysostôme dont la divine éloquence le ravissait, tout cela ayant été son principal aliment pendant sa vie, devint encore plus sa nourriture pendant sa longue maladie ; Dieu et les choses de Dieu furent alors plus que jamais son unique occupation. Cette sainte habitude, qui est l'état ordinaire des amis de Dieu et des âmes intérieures, fruit du recueillement et de la mortification des sens et des passions, et sans laquelle les autres exercices de piété sont souvent si imparfaits, était familière à M. Billaudèle. Il avait parfaitement compris cette parole qu'il avait tant de fois prêchée : *numquam orat, qui semper orat*, et s'il fut un temps où il la pratiqua mieux, ce fut pendant cette maladie qu'il regarda avec raison comme un temps de préparation immédiate pour son passage à l'éternité.

Le lundi qui précéda sa mort, le 18 octobre,

M. Billaudèle tomba en agonie. La communauté venait de terminer la prière du soir; ses confrères se réunirent autour de sa couche funèbre pour réciter les dernières prières de l'Église. Déjà, il avait été administré plusieurs jours auparavant. Les prières achevées, on s'aperçut qu'il faisait quelque effort pour chanter le *Quid retribuam*. Un de ses confrères se pencha alors vers son oreille et lui donna l'intonation, le malade essaya de l'accompagner, et il était vraiment touchant de voir ce bon vieillard, aux prises avec la mort, tenter de balbutier, en chantant :

Quid retribuam Domino, pro omnibus quæ retribuit mihi, que rendrai-je au Seigneur pour " tous les bienfaits qu'il m'a accordés ? Sa voix, ses forces s'affaiblirent graduellement jusqu'au moment où il expira, le lendemain 19, vers une heure de l'après-midi.

Ce jour est celui où la compagnie de Saint-Sulpice célébro une de ses fêtes les plus chères, celle de la *vie intérieure de la très sainte Vierge*; on put croire qu'elle avait attendu ce jour pour appeler à elle l'un de ses plus fidèles imitateurs.

XVI.

OBSÈQUES DE M. BILLAUDÈLE.

Un prêtre blanchi dans de longs travaux du ministère sacerdotal, qui a consacré sa vie à élever la jeunesse, à éclairer et à diriger les consciences; à mettre les conseils de sa science et de sa vieille expérience au service de tous les besoins d'une grande cité ou d'un vaste diocèse; qui s'est dévoué à porter la consolation aux affligés, et à des pauvres nombreux l'aumône de sa générosité et de son cœur, vient-il à disparaître, il laisse dans toutes les familles chrétiennes un vide qui a de profondes analogies et une grande communauté de sentiments avec celui que laisse la mort d'un père, et c'est là une des plus grandes gloires de l'Église catholique et de son admirable clergé.

La perte de M. Billaudèle fut donc vivement sentie dans toutes les familles de la paroisse de Montréal, dans tout le diocèse et au loin.

" Le séminaire de Saint-Sulpice, écrivait la Minerve, comme tout le clergé catholique a perdu hier l'un de ses membres les plus distingués en ce pays, dans la personne du révérend M. Pierre-Louis Billaudèle, vicaire-général et supérieur du séminaire de Montréal.

" Le vénéré défunt, avons-nous besoin de le dire, est mort comme meurt le véritable chrétien, le disciple du Seigneur qui a combattu le bon combat, depuis qu'il a pu comprendre les vérités de la foi, à la propagation desquelles il a consacré toute sa longue et pieuse carrière.....

“ M. Billaudèle se faisait remarquer par une grande aménité de caractère et par des connaissances fort approfondies. Ministre des autels, il s'était appliqué à étudier particulièrement les saintes Écritures, dont il possédait l'esprit à un très haut degré. Il savait toucher les cœurs dans les nombreux sermons qu'il prononça, et nous savons par les journaux du temps, qu'il prêcha avec un grand succès, lors de la bénédiction du “ Gros Bourdon ” de Notre-Dame, le 18 juin 1848.

“ Sa vie comme celle des véritables apôtres du Christ peut se résumer en cette parole *transiit benefaciendo*.

“ Aussi le vénéré défunt ne laisse-t-il que des regrets, et longtemps ses dignes confrères comme la population catholique de Montréal conservera le pieux souvenir de ses vertus et du bien qu'il a accompli.”

La foule nombreuse qui assista à ses obsèques prouva combien la presse avait été l'écho de la douleur publique.

Le 23 octobre, à huit heures du matin, le glas funèbre de toutes les cloches de Notre-Dame, conviait à l'église le flot des fidèles, qui eut bientôt envahi les trois nefs et les quatre rangées de ses vastes galeries.

A cette voix du deuil universel se rendirent en corps les communautés religieuses, le grand séminaire, les collèges, l'école normale, les frères de la Doctrine chrétienne avec leurs milliers d'enfants, les couvents, les pensionnats; tous venaient donner une dernière prière à la mémoire de celui qui leur avait donné de si hauts exemples de vertus et de si nombreux témoignages de bonté.

Presque tout le clergé du diocèse et un très grand nombre de représentants des diocèses voisins, Ottawa, Kingston, Saint-Hyacinthe, Trois-Rivières et Québec remplissaient les stalles du chœur.

La Saint-Jean-Baptiste y était présente par une nombreuse députation.

M. le maire de Montréal, l'honorable Workman, avait voulu prendre part à cette démonstration de la tristesse publique.

Le chapitre de Montréal, dont le défunt était membre honoraire, voulut de son côté lui donner témoignage d'amitié.

Trois grands-vicaires : M. l'abbé Trudeau, de Montréal, M. l'abbé Raymond, de Saint-Hyacinthe, le R. P. Michel Caldami, vicaire-général de l'archevêque maronite d'Alep en Syrie, les supérieurs des ordres religieux de la ville, honorèrent ses funérailles de leur présence.

Mons eigneur de BIRTHA, ancien confrère et ami du défunt, eut à cœur de lui donner ce dernier témoignage de son estime et de son affection en célébrant pour lui la sainte messe et en présidant à ses obsèques.

A dix heures, le corps du regretté défunt était réuni à ceux de ses pères et déposé dans les caveaux de Notre-Dame, où ils attendent, reposant en paix, le grand jour de la résurrection générale. Les cierges s'éteignirent, le clergé se retira en psalmodiant lentement le psaume des morts, la foule muette de tristesse s'écoula murmurant au fond de son cœur une pieuse prière et bénissant encore une fois celui qui pour elle avait été un guide, un docteur, un ami et un père.

TABLE DES MATIÈRES.

	PAGES
Déclaration.....	5
Avant-propos.....	7
I.—Impression que produisit en France la mort de M. Billaudèle.....	11
II.—Première enfance de M. Billaudèle.....	13
III.—A l'âge de dix ans environ, M. Billaudèle commence ses études de langue latine...	16
VI.—Les premières années de M. Billaudèle au petit séminaire.....	19
V.—Son séjour au grand séminaire.—Il est employé au collège.....	24
VI.—M. Billaudèle directeur au petit séminaire de Charleville.....	28
VII.—M. Billaudèle fait ses derniers adieux à sa famille.....	36
VIII.—M. Billaudèle entre à la solitude.—Il est nommé directeur des philosophes à Clermont-Ferrand.—Il part pour le Canada...	41
IX.—M. Billaudèle donne des conférences à Notre-Dame.....	55
X.—M. Billaudèle premier directeur du grand séminaire.....	58
XI.—M. Billaudèle élu supérieur du séminaire et curé de Notre-Dame.....	64
XII.—M. Billaudèle.—L'année du typhus.....	69
XIII.—M. Billaudèle se démet de sa charge de supérieur.....	82
XIV.—Vertus et dévotions particulières de M. Billaudèle.....	90
XV.—Derniers jours de M. Billaudèle.....	97
XVI.—Obsèques de M. Billaudèle.....	107